

*LES PROBLÈMES
DU TRAVAIL*

L. Ron Hubbard

Titre de l'original anglais

The Problems of Work

1956

Edition française de 1974

Ce livre original écrit par L. Ron Hubbard
vous est offert par la Ron's Org Grenchen,
en Suisse

Beaucoup de recherches ont été consacrées
afin de nous assurer d'avoir la technologie et
les matériaux authentiques et originaux dont nous
savions qu'ils fonctionnaient.

Grâce à l'immense entraînement de Max et d'Erica Hauri -
deux auditeurs de Classe XII et C/Ses -
la Ron's Org de Grenchen applique
les enseignements de L. Ron Hubbard,
tels qu'enseignés dans ses livres et conférences du temps de son vivant.

La Ron's Org forme les gens selon les matériaux originaux et ils auditent
de façon standard comme L. Ron Hubbard l'a enseigné ;
preuve en sont les superbes succès de son public et son expansion
dans le monde.

Les auditeurs sont entraînés selon les meilleurs standards et
toujours selon les matériaux originaux de L. Ron Hubbard.

Si vous cherchez les vrais résultats que cette merveilleuse technologie peut offrir,
alors vous serez au bon endroit à la Ron's Org Grenchen, peu importe votre situation.

Max Hauri, CO de la Ron's Org Grenchen
Mazzinistrasse 7, CH-2540 Grenchen
+41 32 513 72 20

www.ronsorg.ch

NOTE IMPORTANTE

Lorsque vous étudiez, assurez-vous vraiment bien de ne jamais continuer à lire au-delà d'un mot que vous n'avez pleinement compris.

La seule raison pour laquelle une personne abandonne une étude, s'embrouille ou s'avère incapable d'apprendre, vient de ce qu'elle a dépassé une expression ou un mot incompris.

Dépasser un mot incompris résultera en un état de flou mental et de difficultés à comprendre les passages qui suivent. Si vous rencontrez cela, retournez en arrière, à l'endroit où vous compreniez encore bien ce que vous lisiez, localisez le mot mal compris, et cherchez-en la définition dans un bon dictionnaire ou dans le Glossaire à la fin du livre.

Avant de lire ce livre, nous vous recommandons vivement de jeter un coup d'œil aux mots se trouvant dans le Glossaire.

TABLE DES MATIÈRES

COMMENT S'ASSURER UN EMPLOI ?.....	9
LE MANIEMENT DES CONFUSIONS DANS LE TRAVAIL QUOTIDIEN	15
LE TRAVAIL EST-IL NÉCESSAIRE ?	23
LE SECRET DE L'EFFICACITÉ	29
LA VIE EN TANT QUE JEU	41
L'AFFINITÉ, LA RÉALITÉ ET LA COMMUNICATION	49
L'ÉPUISEMENT	57
L'HOMME QUI RÉUSSIT	65
PREMIERS SECOURS.....	67
À PROPOS DE L'AUTEUR.....	69
GLOSSAIRE	71

COMMENT S'ASSURER UN EMPLOI ?

Comment s'assurer un emploi ?

Par les Relations Familiales ? Le Piston ? Le Charme Personnel ? La Chance ? Les Etudes ? L'Application ? L'Intérêt ? L'Intelligence ? Les Capacités Personnelles ?

Pour qui a vieilli et est même devenu quelque peu cynique dans le monde du travail, les premiers éléments semblent l'emporter. Seule la jeunesse, par une folie douce, paraît croire de façon illusoire que les Capacités Personnelles, l'Intelligence, l'Intérêt, les Etudes et l'Application au travail ont quelque chose à y voir ; et les plus cyniques voudraient même nous faire croire que ce ne sont en effet que les symptômes d'une verte jeunesse.

On a trop souvent vu le fils devenir contremaître, et le nouveau gendre, hier encore manutentionnaire, accéder au Conseil d'Administration ; et on sait trop souvent que ce fils et ce gendre, n'ont jamais eu, pour commencer, la moindre aptitude, et que, sans crainte de sanctions, ils se soucient moins de l'entreprise que le dernier des employés. Les Relations Familiales relèvent du hasard de la naissance.

Abstraction faite pour le moment des Relations Familiales, que reste-t-il ? Il y a le Piston. Il ne fait pas de doute que les relations personnelles ont un rôle prépondérant quand il s'agit d'obtenir, de conserver et d'améliorer une situation professionnelle. Un ami travaille pour la Société Durant-Dupont ; il sait qu'il y a un poste vacant ; l'ami a d'autres amis qui ont d'autres amis, de sorte qu'on peut s'installer dans la Société Durant-Dupont et y travailler à l'abri en nourrissant des espoirs de promotion.

Puis, il y a le Charme Personnel. Que de fois on a vu la jeune dactylo, incapable d'écrire « c-h-a-t », élevée soudain, les doigts engourdis sur le clavier de sa machine, au poste de secrétaire particulière du patron, où, quoique toujours incapable d'orthographier « c-h-a-t », elle peut sûrement épeler augmentation de salaire, augmentation à nouveau, et peut-être même restaurant quatre étoiles ou collier de diamants. Et on a également vu le jeune homme « présentant bien » réussir mieux que ses aînés parce qu'il savait peut-être raconter la bonne plaisanterie ou jouer à dessein un tantinet moins bien au golf.

On a vu aussi le facteur des Etudes intervenir de travers dans les entreprises et les Administrations, où celui-ci, formé au prix de ses yeux et instruit au-delà des honneurs, se voit préférer celui-là qui n'a pour tout diplôme qu'un certificat d'ambition. On a vu la folie des ignares commander la multitude, alors que les sages n'en conseillaient qu'une poignée.

De même, l'Application au travail semble n'avoir guère de place, pour les quelques cyniques que nous sommes à avoir tout vu. L'empressement de la jeunesse à s'échiner au travail est trop souvent freiné par l'ancien qui dit : « Pourquoi te mettre en nage, jeunot ? De toute façon, ça revient au même ». Et peut-être est-on resté après l'heure, s'est-on barbouillé d'encre, ou attardé à son poste plus qu'on n'y était obligé, pour constater ensuite que la meilleure paie va au paresseux méprisé. Ce n'est pas juste, s'est-on dit, loin de là.

L'Intérêt, nous l'avons vu, ne mène à rien non plus. Après s'être absorbé dans le jeu mortel de l'entreprise ou du service, où les rivalités obligeaient à négliger sa femme ou sa

vie ; après avoir veillé tard la nuit et consacré ses loisirs à trouver des solutions pour sauver l'entreprise ; après les avoir présentées et les avoir vu revenir, négligées, et après avoir quelque temps plus tard observé que son collaborateur, qui ne s'intéressait qu'à un homme ou des cachets et non à l'entreprise, parvenait aux postes supérieurs, on a eu quelque raison, semble-t-il, d'être moins intéressé. L'Intérêt porté à son travail a été condamné par ceux-là mêmes qui, ne le comprenant pas, se lassaient d'en entendre parler.

En regard d'un tel défilé d'illusions brisées, l'Intelligence semblerait n'avoir aucune emprise sur nos destinées. Lorsqu'on voit les stupides régenter les masses, lorsqu'on voit accepter des projets et décisions que même les enfants des travailleurs auraient réprouvés, on peut s'interroger sur le rôle de l'Intelligence. Mieux vaut être sot, pourrait-on en conclure, que toujours se révolter contre les niaiseries qui dans l'entreprise passent pour de la planification.

Face à ce chaos torrentiel et déroutant de motifs aléatoires d'avancement et d'augmentations de salaires, avoir des Capacités Personnelles pourrait paraître du gaspillage. On a connu le gaspillage des siennes ; on a vu mépriser celles d'autrui. On a vu l'incompétence mener au succès, la compétence à l'oubli, voire au chômage. Aussi les Capacités Personnelles pourraient-elles sembler ne plus avoir l'importance que nous avons pu leur prêter naguère, petits rouages dans la machine grinçante des affaires. Partout, il faut sans doute s'en remettre à la chance, et rien qu'à la chance, jusque dans l'abîme.

Il pourrait donc apparaître, même à l'observateur « expérimenté », que l'obtention, la conservation et l'amélioration d'un emploi relèvent d'une multitude chaotique de causes qui échappent toutes à notre contrôle. A la place d'une prévision ordonnée, nous acceptons pour notre destinée un immense méli-mélo d'imprévus.

Nous faisons un effort. Nous mettons des vêtements corrects et propres pour trouver un emploi, nous nous rendons chaque jour à notre travail, nous brassons des papiers, nous manipulons des paquets ou les pièces d'une machine, en espérant assez bien faire ; nous rentrons chez nous dans des transports en commun bondés, et nous nous préparons à trimer encore le lendemain.

De temps à autre, nous entreprenons un cours par correspondance, histoire de prendre une légère avance sur nos collègues... et le laissons souvent tomber sans l'avoir terminé. Il semblerait que nous ne soyons même pas capables de faire ce petit peu qui nous aiderait à lutter contre la marée d'imprévus.

Nous tombons malades, et nous n'avons plus de congés de maladie. A peine remis, nous nous retrouvons sans travail. Nous devenons les victimes d'une cabale fortuite ou de la médisance et nous n'avons plus de travail. Nous nous voyons imposer des tâches que nous ne pouvons pas faire et nous voilà encore sans travail.

Bientôt vieux, nous passons le temps à nous souvenir que nous étions autrefois rapides, et un jour nous n'avons plus de travail.

Le lot de tout homme dans le monde du travail quotidien est l'Incertitude, alors que son but est la Sécurité. Peu de gens atteignent ce but. Nous autres nous inquiétons de jour en jour, d'année en année, de notre capacité de trouver un travail, de le conserver, et d'améliorer notre sort. Bien trop souvent, nos pires craintes se réalisent. Il fut un temps où nous pouvions lever nos regards vers les riches et les envier, mais maintenant les impôts qui nous accablent ont

réduit leur nombre, en dépit de l'habileté de leurs experts-comptables. Etats et gouvernements se forment pour nous promettre la Sécurité, puis nous imposent des restrictions qui semblent ébranler celle-ci.

De nouvelles menaces viennent jour après jour s'imposer à notre conscience. Un monde dans lequel règne la machine fait de l'Homme un rouage ; on nous parle de nouveautés qui sont censées faire le travail de milliers d'entre nous, et ainsi nous mourons de faim.

La publicité, dans les transports, dans les journaux, dans la rue, à la radio ou à la télévision, nous assaille par les maintes choses à posséder. Peu importe le plaisir qu'on puisse avoir à les posséder, NOUS, les hommes qui les fabriquons, ne parvenons pas à les posséder — sûrement pas avec nos salaires ! Quand vient Noël, nous avons presque honte du peu que nous pouvons acheter, et nous faisons durer le manteau une année de plus. Les années passent sans que nous rajeunissions. Nous avons à tout moment à faire face aux événements fortuits susceptibles d'assurer ou de briser notre avenir. Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous ne croyions qu'à la chance.

Eh bien, voilà le problème.

Il faut travailler pour manger. Et il nous faut continuer à être acceptables au travail pour vivre. Il faut compter sur les coups de pot pour améliorer notre sort. Nous sommes découragés et perplexes devant ce qui semble être une vaste confusion composée d'accidents, de veine et guigne, et d'un asservissement au travail toujours infructueux.

Que ne donneriez-vous pas pour sortir de cette ornière ? Peut-être n'y êtes-vous pas, et en ce cas vous êtes un des privilégiés. Pour en sortir, les hommes ont toutefois perpétré les guerres et les révolutions les plus sanglantes de l'histoire. Des dynasties entières ont été réduites à néant dans une convulsion dévastatrice née du désespoir. Les emplois se font rares. Les conserver devient de plus en plus une affaire de chance, tant et si bien qu'à la fin, personne ne peut plus supporter la tension de l'insécurité, et l'on en arrive à une révolution rouge et âpre. Est-ce que ceci aboutit à quelque chose ? Non. La révolution est l'acte qui consiste à remplacer une tyrannie par une autre dix fois plus despotique que la précédente. Aucun changement de gouvernement ni même d'entreprise ne peut modifier la sécurité de base.

La quête de la sécurité est la quête de la régularité et de la paix. Le travailleur mérite ces choses-là. Il crée les biens. Il doit avoir de quoi vivre. Au lieu de cela, il a le chaos.

Mais où se trouve ce chaos ? Dans la famille du travailleur ? Certains le disent. Est-ce dans la nature du capital ? Certains le disent. Ou encore est-ce la conséquence d'un mauvais gouvernement ? Beaucoup l'ont dit. Est-ce en l'ouvrier lui-même ? Certains souhaiteraient qu'il le croie.

Non, il ne se trouve dans rien de tout cela. Le chaos de l'insécurité existe dans le chaos des données sur l'emploi et sur autrui. Si vous n'avez pas de boussole pour vous aider à faire route dans la vie, vous perdrez le nord. Tant d'éléments récents de l'ère industrielle sont entrés dans la vie que la vie elle-même doit être mieux comprise.

Le travail et la sécurité font partie de la vie. Si on ne comprend pas la vie, on ne comprendra aucune de ces deux composantes. Si la vie dans son ensemble paraît chaotique, livrée à la conjecture et au hasard, le travail paraîtra très certainement chaotique aussi.

Mais le travail joue un rôle plus important que tout autre dans l'existence. Certains remarquent que l'on passe un tiers de sa vie au lit et que, de ce fait, les lits sont importants. Mais on passe plus d'un tiers de sa vie au travail, et si l'on n'a pas de travail, on n'a pas de lit non plus ; le travail semble donc de loin plus important. Si l'on fait le total des divers aspects de la vie, l'amour, les sports ou les distractions, on découvrira que la plus forte concentration d'attention se porte sur le TRAVAIL et non sur les autres aspects de la vie. Que cela nous plaise ou non, le travail joue un rôle prépondérant dans nos existences. Si cela ne nous plaît pas, c'est que la vie elle-même ne nous plaît pas.

Face à un homme un peu fou, les vieilles « -logies » nous invitaient à chercher du côté de sa vie sentimentale ou de son enfance. Une idée plus récente et bien meilleure est d'examiner la sécurité et les conditions de son travail. Au fur et à mesure que la sécurité baisse dans une nation, la folie s'accroît. Si l'on s'attaquait aux problèmes de l'aliénation nationale pour les vaincre, on ne s'évertuerait pas à faire construire de meilleurs asiles d'aliénés, on améliorerait les conditions de travail.

La vie se compose de sept dixièmes de travail, d'un dixième de famille, d'un dixième de politique, et d'un dixième de détente. Les faits économiques, c'est-à-dire la lutte pour la paie, font les sept dixièmes de l'existence. Faire perdre à un homme son revenu ou son travail, c'est d'ordinaire le retrouver en mauvais état mental. Les preuves que l'on trouve partout suffisent à s'en convaincre. Les soucis concernant la sécurité, la valeur et la capacité que l'on a de faire des choses pour les autres dans la vie, sont les principales inquiétudes de l'existence. Soyons nets : les gens les plus susceptibles de devenir névrosés ou fous sont ceux qui n'ont rien à faire et qui n'ont pas de but. Le travail, par essence, n'est pas une corvée, c'est quelque chose à faire. La fiche de paie nous apprend que nous valons quelque chose. Et bien entendu, cette paie nous permet, ou presque, d'acheter ce dont nous avons besoin pour vivre.

Fort bien. Le travail, la sécurité, c'est donc important. Mais la sécurité elle-même est compréhensible. L'insécurité est l'INCONNU. Lorsque quelqu'un est dans l'insécurité, il ne sait tout simplement pas. Il n'est pas certain. L'homme qui SAIT est dans la sécurité. L'homme qui ne sait pas croit à la chance. On se trouve dans un état d'insécurité lorsqu'on ignore si l'on va être renvoyé ou non. Par conséquent, on se fait du souci. Ainsi va-t-il de toute insécurité.

L'INSÉCURITÉ EXISTE EN L'ABSENCE DU SAVOIR. Toute sécurité provient du savoir.

Tel homme SAIT que l'on s'occupera de lui quoi qu'il arrive. C'est une sécurité. Cela pourrait d'ailleurs s'avérer fallacieux en l'absence d'un certain savoir.

La chance est le hasard. S'en remettre à la chance équivaut à s'en remettre à l'ignorance.

Mais, en vérité, comment pourrait-on avoir un savoir sur la vie tant que la vie elle-même, en tant que savoir, n'a pas été mise en ordre. Alors que la vie était encore un sujet chaotique, comment le travail, qui fait partie de la vie, aurait-il pu être autre chose qu'un chaos ?

Si le VIVRE est un sujet inconnu, alors le TRAVAILLER, et tout ce qui se rapporte au travail, doit être un sujet inconnu, en proie au cynisme, au désespoir et aux conjectures.

Afin d'obtenir, de conserver et d'améliorer un emploi, il faudrait connaître avec exactitude les règles précises de la vie pour atteindre la sécurité complète. Une connaissance passable de son travail ne suffirait pas. Cela ne constituerait pas une sécurité, car avec les années, on verrait s'y glisser trop des aléas dont nous avons déjà fait la liste.

La connaissance des règles de base générales de la vie aboutirait à une sécurité dans la vie. La connaissance des règles de base de la vie aboutirait également à une sécurité dans le travail.

La Scientologie est une science de la vie. C'est le premier effort entièrement occidental pour comprendre la vie. Tous les efforts précédents venaient d'Asie ou d'Europe de l'Est, et ils ont échoué. Aucun d'eux n'a amené une plus grande sécurité ; aucun d'eux n'a pu améliorer le comportement humain ; aucun d'eux, et ils s'en sont pourtant vantés, n'a pu modifier l'intelligence humaine. La Scientologie est quelque chose de tout nouveau sous le soleil, mais aussi jeune soit-elle, elle n'en est pas moins la seule science de l'existence complètement et entièrement vérifiée et validée. Elle n'exige pas que l'on reste vingt ans assis sur une planche à clous pour découvrir que l'on est mortel ; elle n'exige pas une étude poussée des rats pour savoir que l'Homme est dans la confusion.

La Scientologie peut améliorer le comportement humain et le fait. Elle met l'individu sous le contrôle de lui-même, ainsi qu'il devrait l'être. La Scientologie peut augmenter l'intelligence humaine et le fait. D'après les tests les plus précis qui soient, on a prouvé que la Scientologie peut grandement accroître l'intelligence chez l'individu. Et la Scientologie peut faire d'autres choses : elle peut réduire le temps de réaction, et elle peut redonner à quelqu'un un air beaucoup plus jeune. Mais il n'est pas dans notre intention de dresser ici la liste de tout ce qu'elle peut faire. C'est une science de la vie et elle marche. Elle manie convenablement les règles fondamentales de la vie et met de l'ordre dans le chaos.

Une science de la vie serait effectivement une science du bon ordre. Des choses telles que les accidents et la chance seraient sous votre contrôle si vous pouviez simplement en comprendre leurs principes fondamentaux.

Comme nous venons de le voir, même les non cyniques peuvent constater que de nombreux aléas entrent en jeu dans le fait d'obtenir, de conserver et d'améliorer un travail. Certains de ces aléas paraissent tellement hors de portée et incontrôlés que l'on ne peut, semble-t-il, rien y faire. Ah, si l'on pouvait limiter le hasard dans le travail ! Si l'on pouvait se faire les amis qu'il faut et être assuré que les autres tiennent compte de sa formation ! Et si l'on avait la moindre assurance que son intérêt, son intelligence ainsi que ses capacités innées n'allaient pas être gaspillés, eh bien, les choses n'iraient-elles pas mieux ?

Nous allons donc voir ce que la Scientologie peut faire pour réduire le hasard dans le travail quotidien... pour vous et pour ceux que vous connaissez. Car, après tout, c'est quoi, la vie ?

LE MANIEMENT DES CONFUSIONS DANS LE TRAVAIL QUOTIDIEN

Nous avons vu comment on pourrait être amené à croire qu'on risque de tomber dans la confusion en se frayant un chemin dans le monde du travail. Il existe, en effet, de la confusion pour celui qui est démuné de guides et cartes.

Au fond, cela semblait très simple, cette affaire qu'on nomme le travail, cette histoire de trouver un emploi. On recevait une formation, on lisait une petite annonce, ou on venait de la part d'un ami pour avoir une entrevue au sujet d'un emploi. Puis on l'obtenait, on pointait chaque jour, on faisait ce qui était demandé, et avec le temps, on espérait une augmentation. Plus tard encore, on en venait à espérer la retraite ou une pension versée par un régime favorable à la vieillesse. Ainsi se déroulait la vie.

Mais les temps changent, et le train-train quotidien finit par être dérangé. Les divers incidents et accidents du sort entrent en scène. En plus des facteurs personnels, de plus grands desseins modifient le cours des événements. Le gouvernement, pour réaliser d'importantes économies, évite d'accorder des pensions suffisantes ; l'entreprise dans laquelle on travaille est balayée par une dépression économique ; ou bien encore, on perd inexplicablement la santé et on se retrouve à la charge des œuvres de bienfaisance.

Dans son travail quotidien, l'ouvrier ne fait pas figure de colosse face à ses nombreux ennemis. Le faux éclat du chemin que tracent allègrement les fauteurs de troubles, tout comme l'immense affection que prodiguent à l'ouvrier telle ou telle idéologie ou tel ou tel homme politique, ne reflètent pas les faits. Le simple employé rencontre dans son travail des difficultés bien assez grandes pour lui, aussi petites puissent-elles paraître à l'industriel réussi. La moindre augmentation de ses impôts peut vouloir dire qu'il aura dorénavant à se passer de tabac. Si son entreprise connaît des moments difficiles, il peut avoir à subir une baisse de salaire, avec le risque de voir alors disparaître tout superflu, une partie du nécessaire, voire son emploi.

Etant l'effet des courants internationaux, des gouvernements, des tendances des affaires et des marchés qui sont d'habitude tous hors de sa portée, le travailleur a tout à fait le droit de croire que son sort n'est pas entièrement prévisible. Il pourrait même avoir le droit d'être dans la confusion.

Sans nourriture, un homme risque de mourir de faim en quelques jours. Peu de travailleurs ont à leur disposition les moyens de tenir plus de quelques jours si les courants changent. Par conséquent, bien des choses qui ne constitueraient pas un gros problème pour ceux qui sont à l'abri, sont regardées par le travailleur comme autant de menaces. Ces problèmes peuvent se multiplier à tel point que la vie tout entière paraît insupportablement confuse, et que la personne sombre sans grand espoir dans l'apathie du turbin quotidien, s'accrochant à la croyance que la chance la sauvera du prochain orage.

Lorsqu'on considère les nombreux facteurs susceptibles de troubler sa vie et de miner sa sécurité, on a l'impression que la confusion a de solides assises, et on peut dire en toute vérité

que toutes les difficultés sont par essence des confusions. Sujette à trop de menaces et d'inconnus, une personne baisse la tête et s'esquive en se débattant aveuglément. Les confusions ont eu raison d'elle.

Assez de problèmes non résolus qui s'ajoutent les uns aux autres et l'on aboutit à une immense confusion. Au travail, l'ouvrier reçoit de temps à autre assez d'ordres contradictoires pour le plonger dans un état de confusion. Une usine moderne peut être si mal gérée que l'ensemble ne paraît plus être qu'une vaste confusion qui ne permet aucune réponse.

La chance est la réponse habituelle à laquelle on a recours lorsqu'on est dans la confusion. Si l'on se sent dépassé par les forces alentour, on peut toujours « compter sur sa chance ». On entend par chance « la destinée qu'on ne gouverne pas soi-même ». Quand on lâche le volant d'une voiture en espérant qu'elle ne quittera pas la route, on est souvent déçu. Et il en est ainsi dans la vie : ce qu'on abandonne à la chance risque de moins bien s'arranger. N'a-t-on pas vu un ami fermer les yeux aux factures, serrer les dents, et espérer qu'en touchant le tiercé il résoudrait tous ses problèmes ? N'a-t-on pas connu de ces gens qui s'occupaient de leur vie de cette manière des années durant ? A vrai dire, l'entière philosophie d'un des grands personnages de Dickens reposait sur « l'attente que quelque chose surgisse ». Mais la chance, encore que nous admettions qu'elle est bel et bien un puissant élément, n'est nécessaire qu'au milieu d'un grand nombre de facteurs confus. Si l'on a besoin de chance pour s'en sortir, il s'ensuit qu'on n'est plus au volant de sa propre voiture et qu'on a, par conséquent, affaire à une confusion.

Une confusion peut se définir comme tout ensemble de facteurs ou de circonstances qui ne semble pas avoir de solution immédiate. D'une manière plus générale, une confusion, dans cet univers, est faite de MOUVEMENT AU HASARD.

Si vous vous trouviez au beau milieu d'une circulation dense, il est probable que vous deviendriez perplexe à cause de tous les mouvements qui se produisent autour de vous. Si vous étiez en plein dans un gros orage, feuilles et papiers tourbillonnant tout autour, il est probable que vous seriez dans la confusion.

Est-il possible de vraiment comprendre ce qu'est une confusion ? Existe-t-il une « anatomie de la confusion » ? Oui, certes.

Si, en tant que standardiste, vous receviez dix coups de téléphone en même temps, vous pourriez avoir l'esprit confus. Y a-t-il quand même une façon de remédier à cette situation ? Si, en tant que contremaître, vous aviez dans votre atelier en même temps trois urgences et un accident, vous pourriez avoir l'esprit confus. Y a-t-il quand même une façon de remédier à cela ?

Une confusion ne demeure une confusion qu'aussi longtemps que TOUTES les particules sont en mouvement. Une confusion ne demeure une confusion qu'aussi longtemps qu'aucun facteur n'est clairement défini ou compris.

La confusion est la cause fondamentale de la stupidité. Toutes les choses, mises à part celles qui sont très simples, sont confuses pour celui qui est stupide. De ce fait, si l'on connaissait l'anatomie de la confusion, quel que soit son niveau d'intelligence, on serait encore plus intelligent.

Ceci vous paraîtra très clair, si vous avez jamais été appelé à instruire un jeune apprenti qui n'était pas des plus brillants. Vous tentez de lui expliquer le fonctionnement de ceci ou de cela. Vous le lui répétez encore et toujours, puis vous le laissez faire et d'emblée il bousille le tout. Il n'avait pas « compris », il n'avait pas « saisi ». Vous pouvez simplifier votre compréhension de ce que lui a mal compris en disant, à juste titre, qu'il était « dans la confusion ».

Dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas où l'éducation échoue, c'est parce que l'étudiant était dans la confusion.

Et lorsque l'échec survient, non seulement dans le domaine du travail mais dans la vie en général, il est dû, d'une façon ou d'une autre, à la confusion. Pour étudier les machines ou vivre sa vie, il faut ou pouvoir tenir tête à la confusion ou pouvoir la démonter.

Nous avons, en Scientologie, une certaine doctrine concernant la confusion, qui s'appelle la Doctrine de la Donnée Stable.

Si vous voyiez tourbillonner dans une pièce un grand nombre de bouts de papier, ceux-ci auraient l'air d'une confusion jusqu'à ce que vous repériez *un* seul bout de papier qui deviendrait *le* bout de papier par rapport auquel tout le reste serait en mouvement. Autrement dit, on peut comprendre un mouvement confus en se représentant une chose comme immobile.

Tout vous serait confusion dans le flot de la circulation à moins que vous vous représentiez une des voitures comme immobile par rapport aux autres voitures et donc que vous voyiez les autres par rapport à celle-là.

La standardiste qui reçoit en même temps dix appels téléphoniques résout la confusion en se désignant, correctement ou non, un des appels comme le premier auquel donner son attention. La confusion des dix appels simultanés s'atténue dès le moment qu'elle sélectionne un des appels comme celui auquel répondre. Le contremaître face à trois urgences et un accident dans son atelier n'a qu'à décider du PREMIER objectif sur lequel porter son attention pour amorcer le cycle qui rétablira l'ordre.

Dans une confusion de particules, la confusion dure jusqu'à ce qu'on ait choisi UNE donnée, UN facteur, UN détail. L'UNIQUE chose retenue et utilisée deviendra LA DONNÉE STABLE pour le reste.

Plus particulièrement et plus précisément, tout ensemble de connaissances est fondé sur UNE DONNÉE ; c'est sa DONNÉE STABLE. Infirmez-la et l'ensemble de connaissances se désagrège. Il n'est pas nécessaire qu'une donnée stable soit correcte. Il suffit qu'elle soit celle qui empêche les choses d'être dans la confusion et celle sur laquelle les autres s'alignent.

Donc, si le jeune apprenti n'a pas réussi à saisir vos instructions lorsque vous lui avez appris à se servir d'une machine, c'est parce qu'il lui manquait une donnée stable. Il aurait d'abord fallu qu'il soit amené à comprendre totalement UN FAIT, lequel saisi, il aurait pu en saisir d'autres. Une personne est donc stupide ou perplexe dans toute situation prêtant à confusion jusqu'à ce qu'elle ait parfaitement saisi UN FAIT ou un élément.

Les confusions, aussi énormes et impressionnantes qu'elles puissent paraître, se composent de données, de facteurs ou de particules. Elles sont formées de parties. Saisissez

l'une de ces parties et localisez-la parfaitement ; notez ensuite comment les autres parties fonctionnent par rapport à la première, et vous aurez stabilisé la confusion ; puis, en reliant d'autres choses à ce que vous avez déjà compris, vous viendrez bientôt à bout de la confusion tout entière.

Lorsque vous apprenez à un jeune homme à faire marcher une machine, ne l'inondez pas d'un torrent de données pour relever ensuite toutes ses erreurs ; cela le plongerait dans la confusion et le ferait répondre stupidement. Trouvez plutôt une voie d'accès à sa confusion, UNE DONNÉE. Dites-lui : « C'est une machine ». Il se peut que toutes les instructions aient été auparavant jetées à la tête de quelqu'un n'ayant aucune certitude réelle, aucun ordre réel dans l'existence. Vous lui dites : « C'est une machine ». Puis faites en sorte qu'il en soit convaincu. Faites-la-lui tâter, palper, pousser. Dites-lui : « C'est une machine ». Vous serez étonné du temps que cela peut prendre, mais vous serez tout aussi étonné de voir augmenter sa certitude. De toutes les complexités qu'il doit apprendre pour se servir de la machine, il doit connaître tout d'abord UNE DONNÉE. Peu importe LAQUELLE des données il apprendra à fond la première, quoiqu'il vaille mieux lui enseigner une DONNÉE FONDAMENTALE SIMPLE. Vous pouvez lui montrer ce que fait la machine, lui en expliquer le produit final, lui dire pourquoi c'est LUI qui a été sélectionné pour la faire marcher. MAIS IL FAUT que vous lui fassiez bien comprendre une donnée de base, sinon il se perdra dans la confusion.

La confusion est l'incertitude. La confusion est la stupidité. La confusion est l'insécurité. En pensant à l'incertitude, à la stupidité et à l'insécurité, pensez à la confusion et vous y serez.

Qu'est-ce alors que la Certitude ? C'est l'absence de confusion. Qu'est-ce alors que l'Intelligence ? C'est la capacité de manier la confusion. Qu'est-ce alors que la Sécurité ? C'est la capacité de traverser, de contourner ou de mettre en ordre la confusion. La Certitude, l'Intelligence et la Sécurité sont fonction de l'absence ou présence de l'aptitude à manier la confusion.

Comment la chance s'insère-t-elle dans la confusion ? La chance est l'espérance qu'un hasard incontrôlé nous sortira de là. Compter sur la chance, c'est abandonner le contrôle ; c'est donc sombrer dans l'apathie.

Il existe un BON contrôle et un MAUVAIS contrôle. La différence entre les deux réside dans la Certitude et l'Incertain. Le bon contrôle est certain, positif, prévisible ; le mauvais contrôle est incertain, variable et imprévisible. On peut être certain avec un bon contrôle, alors qu'avec un mauvais contrôle on ne l'est jamais. Le contremaître qui fait respecter un règlement aujourd'hui mais non demain, qui fait obéir Georges mais non Jacques, exerce un mauvais contrôle. Quelles que soient les qualités personnelles de ce contremaître, apparaîtront dans son sillage l'incertitude et l'insécurité.

Au regard de tout le contrôle incertain et stupide qu'il peut y avoir, certains d'entre nous commencent à croire que tout contrôle est mauvais. Mais ceci est bien loin d'être vrai. Le contrôle est nécessaire si l'on désire mettre de l'ordre dans les confusions. Pour faire quoi que ce soit, il faut que l'on puisse dans une certaine mesure maîtriser des choses, son corps et ses pensées.

On pourrait appeler une confusion un état de HASARD INCONTRÔLÉ. Seuls ceux qui peuvent exercer un contrôle sur cet état de hasard peuvent manier des confusions. Ceux qui ne peuvent pas exercer de contrôle engendrent en fait des confusions.

La différence entre le bon et le mauvais contrôle devient donc plus évidente. La différence entre bon et mauvais est ici une question de DEGRÉ. Le contrôle complet et positif peut être prévu par les autres ; c'est donc un bon contrôle. Le contrôle non positif et chancelant ne peut pas être prévu ; c'est donc un mauvais contrôle. L'intention a également un certain rapport avec le contrôle. Le contrôle peut être employé à des fins constructives ou destructrices ; mais vous trouverez qu'une personne qui a l'INTENTION d'arriver à des fins destructrices se sert d'un mauvais contrôle.

Aussi le sujet de la CONFUSION est-il très vaste. Il peut vous paraître assez étrange que la confusion elle-même soit ici le point de mire. Mais vous découvrirez que c'est un excellent dénominateur commun à tout ce que nous considérons comme néfaste dans la vie. Et si une personne arrive à maîtriser des confusions, son attention s'en trouve libérée pour l'action constructive. Tant qu'elle est enchevêtrée dans des confusions, elle ne peut penser qu'à la destruction : ce qu'elle désire avant tout, c'est détruire la confusion.

Apprenons donc tout d'abord comment détruire des confusions. C'est assez simple à faire. Lorsque TOUTES les particules semblent être en mouvement, arrêtez-en une pour voir comment les autres se meuvent par rapport à elle ; vous trouverez alors qu'il y a déjà moins de confusion. Ayant adopté l'une d'entre elles comme DONNÉE STABLE, vous parviendrez à aligner les autres. De cette manière, on peut voir et comprendre un état d'urgence, une machine, un emploi ou la vie en général, et on peut être libre.

Jetons un coup d'oeil sur la façon dont cela fonctionne. Au cours du premier chapitre, nous avons dressé la liste d'un certain nombre d'éléments qui risquent d'influer sur le fait d'obtenir, de conserver et d'améliorer un travail. On peut traiter le problème dans son ensemble, comme le font d'ailleurs la plupart des gens, en introduisant dans ce problème la seule et unique donnée : « Je peux trouver et conserver un emploi ». En se raccrochant à cela comme seule croyance, on est moins perplexe et moins touché par les confusions et les insécurités de la vie.

A supposer pourtant qu'une personne, sans plus approfondir le problème, ait dit toute jeune, en grinçant des dents et en fermant les yeux : « Je peux trouver et conserver un emploi, advienne que pourra. Je ne vais donc plus m'en faire des difficultés financières de la vie ». A la bonne heure !

Plus tard, la personne est renvoyée sans préavis, et passe deux mois et demi au chômage. Même après avoir retrouvé un emploi, elle se sent moins assurée et moins confiante qu'auparavant. Mettons en plus qu'un accident se produise et que la personne se retrouve à nouveau sans travail. Au chômage pour la seconde fois, elle est encore moins confiante et moins assurée. Quelle en est la raison ?

Examinons le revers de cette Doctrine de la Donnée Stable. Nous y apprenons que les confusions sont neutralisées par des données stables et que, quand une donnée stable est ébranlée, la confusion réapparaît aussitôt.

Imaginons-nous une confusion arrêtée : elle est encore fragmentée, mais elle est arrêtée. Qu'est-ce qui l'a arrêtée ? L'adoption d'une donnée stable. Mettons qu'une personne ait eu à la maison de graves ennuis avec sa belle-mère. Un beau jour, à la suite d'une querelle, la personne sort furieuse de la pièce en se disant, comme par inspiration : « Toutes les belles-mères sont maléfiques ». Il s'agit là d'une décision. C'est, à tort ou à raison, la donnée stable adoptée dans la confusion. Aussitôt la personne se sent mieux. Elle peut désormais s'occuper du problème ou vivre en sa compagnie. Elle sait que « toutes les belles-mères » sont maléfiques. Ce n'est pas vrai, mais ce n'en est pas moins une donnée stable. Puis un jour, alors que la personne est en difficulté, sa belle-mère vient fidèlement à la rescousse pour payer le loyer et s'acquitter de l'autre dette en même temps. Du coup, la personne tombe dans une grande confusion. Un tel geste de bonté ne devrait pourtant pas être source de confusion. La belle-mère, après tout, n'a-t-elle pas résolu le problème ? Comment se fait-il que la personne en soit perturbée ? C'EST PARCE QUE LA DONNÉE STABLE A ÉTÉ ÉBRANLÉE. Toute la confusion du problème passé s'est remise en branle parce que la fausseté de la donnée stable a été démontrée.

Pour plonger quelqu'un dans la confusion, il suffit de localiser ses données stables et ensuite de les infirmer. Critiques et preuves à l'appui, on n'a qu'à ébranler ces quelques données stables pour remettre en branle toutes les confusions de la personne.

Les données stables, voyez-vous, ne sont pas forcément vraies. Elles sont tout simplement adoptées. Une fois qu'on les a adoptées, on examine d'autres données par rapport à elles. De ce fait, l'adoption de N'IMPORTE QUELLE donnée stable tendra à annuler la confusion en question. MAIS si jamais cette donnée stable-là est ébranlée, infirmée ou réfutée, on se trouvera à nouveau en présence de la confusion. Bien entendu, tout ce qu'il faudra faire alors, c'est adopter une nouvelle donnée stable ou remettre l'ancienne en place, mais il faudrait connaître la Scientologie pour y arriver sans à-coups.

Prenons l'exemple d'une personne qui ne craint rien pour l'économie nationale, grâce à l'action d'un héroïque homme d'état qui fait de son mieux. Cet homme est la donnée stable à toutes les confusions de la personne en matière d'économie nationale, et elle ne se fait donc pas de soucis. Mais le cours des événements ou ses ennemis politiques parviennent un jour à ébranler cet homme en tant que donnée, en « prouvant » qu'au fond il était malhonnête. Les soucis de la personne à propos de l'économie nationale rejaillissent alors. Ou bien, vous avez peut-être épousé une philosophie parce que le conférencier paraissait si agréable. Plus tard quelqu'un vous apporte la preuve que ce conférencier était en vérité un voleur ou pire. Vous avez adopté cette philosophie à un moment où vous aviez besoin de répit dans vos pensées. Le fait que le conférencier soit discrédité ranimera immédiatement la confusion devant laquelle vous vous trouviez à l'origine.

Fort bien. En observant la confusion qui régnait dans le travail quotidien quand nous étions jeunes, nous l'avons tenue à distance en déclarant avec gravité : « Je peux trouver et conserver un emploi ». Voilà la donnée stable. Nous avons en effet obtenu un emploi ; mais on nous a renvoyé. La confusion régnant dans le travail quotidien prêtait alors à beaucoup de confusions. Si nous n'avons pour toute réponse aux divers problèmes exposés dans le premier chapitre, que la seule et unique donnée stable : « Je peux trouver et conserver un emploi », nous allons assurément traverser quelques périodes confuses au cours de notre vie active.

Bien meilleure serait la donnée stable suivante : « Je comprends ce que sont la vie et les emplois. Je puis, par conséquent, les obtenir, les conserver et les améliorer ». Voilà où nous allons dans ce livre.

LE TRAVAIL EST-IL NÉCESSAIRE ?

Il faut comprendre la vie pour la bien vivre ; sinon la vie devient un piège. Pour beaucoup d'entre nous, dans le monde du travail quotidien, ce piège revêt la forme du TRAVAIL.

Si seulement nous n'avions pas à travailler, que de choses délicieuses nous pourrions faire ! Si seulement nous avions un autre moyen de nous procurer de l'argent... Voyages, vacances, nouveaux vêtements..., que de choses nous aurions si seulement nous n'avions pas à travailler !

Le thème que les contraintes du travail se trouvent à la racine de notre malheur constitue presque un facteur d'éducation dans notre société. L'appel des syndicats et de l'Etat Providence tout comme les plaidoiries des individus que nous entendons se fondent sur l'idée de la réduction du travail. La suppression du travail par la diminution des horaires et par la mécanisation est devenue le slogan du milieu du vingtième siècle.

Et pourtant, rien ne serait plus décourageant pour la plupart d'entre nous que de perdre toute perspective d'emploi. Se voir refuser le droit au travail, c'est se voir refuser toute participation à la société dans laquelle nous vivons.

Ni le fils à papa ni l'opulente douairière ne travaillent, et ni l'un ni l'autre ne sont sains d'esprit. Pour déceler les névroses et la déraison dans notre société, nous n'avons qu'à regarder ceux qui ne travaillent pas ou qui ne sont pas capables de travailler. Nous découvrons toujours dans le passé d'un criminel une « incapacité de travailler ». D'une façon ou d'une autre, le droit au travail semble intimement lié au bonheur et à la joie de vivre. Et on pourrait démontrer que l'interdiction de travailler est intimement liée à la folie et à la démence.

A mesure que notre société s'automatise, le pourcentage d'aliénés dans la population progresse. Les lois qui régissent le travail des enfants, l'interdiction des heures supplémentaires, l'exigence de beaucoup de certificats, de compétences et de conditions d'être, se conjuguent tous pour réduire le travail que pourrait faire un individu.

Avez-vous jamais vu un homme à la retraite qui se languit de son bureau ? De nos jours, la doctrine de la réduction du travail nous apprend à penser que nous devrions cesser de travailler à tel ou tel âge. Pourquoi cette doctrine jouit-elle d'une telle vogue, alors que nous voyons bien que dans la plupart des cas, cesser de travailler signifie cesser de vivre ?

En termes politiques, sur le plan de la santé mentale, l'Homme a plus besoin du Droit à l'Emploi que d'un nombre infini de libertés factices. Et pourtant, nous prenons soin de décourager, chez nos enfants comme dans notre société, ceux qui CRÉENT du travail. A moins qu'on en crée, il n'y aura pas de travail à faire. Le travail ne surgit pas de lui-même, prêt à être fait ; c'est quelque chose que l'on crée. Il faut créer et mettre en oeuvre de nouvelles inventions, de nouveaux marchés, de nouveaux réseaux de distribution, quand les temps changent et que les vieilles méthodes, les vieux marchés, les vieux réseaux deviennent inadéquats et périmés. Il a bien fallu que quelqu'un crée les diverses tâches que nous faisons. Quand nous sommes au travail, nous effectuons des tâches créées par nous-mêmes ou par autrui.

Il ne suffit pas de se laisser aller dans le travail. Il faut créer ce travail, jour après jour, quel que soit son premier créateur.

Travailler, c'est participer aux activités de notre société. Se voir refuser un rôle dans les activités de la société, c'est en être banni.

La distinction entre travail et récréation est une invention. On s'est représenté la récréation comme intéressante alors que le travail paraissait ardu et nécessaire, par conséquent, inintéressant. Cependant, quand nous partons en vacances pour « nous distraire », nous sommes d'ordinaire très contents en rentrant de retrouver le petit train-train journalier. La récréation n'a pour ainsi dire pas de but, alors que le travail en a un.

En vérité, seul le refus constant de la société de nous donner du travail nous conduit à prendre le travail en aversion quand toutefois il existe. L'homme incapable de travailler s'est déjà vu interdire le droit de travailler. On découvre, en étudiant le passé d'un criminel dont l'incapacité de travailler est notoire, qu'il a d'abord et surtout été convaincu qu'il ne devait pas travailler : son père, sa mère, l'école ou sa première jeunesse lui a interdit de travailler. L'idée qu'il ne devait pas travailler faisait partie de sa formation. Que lui restait-il à faire ? Se venger de la société qui lui refusait de participer à ses activités.

Redéfinissons donc travail et récréation. On devrait appeler récréation « un travail sans but ». On pourrait également l'appeler « une activité sans but ». Le travail se définirait donc comme « une activité avec un but ».

Les reproches que nous faisons au travail viennent de notre crainte qu'on ne nous laisse pas continuer à travailler.

Il n'y a rien de mal à automatiser, à installer toutes ces machines pour faire notre travail, pourvu que les autorités constituées n'oublient pas de nous créer un SURCROÎT DE TRAVAIL. L'automatisation pourrait s'avérer un bienfait pour tout le monde, POURVU QUE l'on crée autant de nouvelles places que les machines en suppriment. Nous aurions ALORS de la production ! Et si les autorités constituées ne bâclaient pas leur politique économique fondamentale, si elles créaient assez d'argent pour que nous puissions acheter tous les nouveaux produits, il s'ensuivrait en effet une véritable prospérité. Ce n'est donc pas l'automatisation qui est en cause ; si l'automatisation met les gens au chômage, c'est qu'on n'a pas permis à QUELQU'UN d'inventer de nouveaux emplois à notre intention. Bien entendu, si les restrictions accablaient toutes les nouvelles affaires, si chaque homme désireux d'inventer du travail se voyait interdire d'agir ainsi, alors et seulement dans ce cas, les machines automatisées pourraient nous conduire à la ruine.

N'en déplaise à la publicité qui nous vante les joies des vacances et des distractions sans fin, de tels divertissements n'ont jamais été pour l'Homme autre chose qu'une malédiction. L'allusion la plus ancienne qui ait été faite à cela se trouve chez Homère, avec le pays du Lotus. Et cet équipage-là s'est effondré !

Il y a donc incontestablement plus à chercher dans le travail et l'emploi que le simple besoin de gagner sa vie. Bien sûr, certains postes éveillent plus d'intérêt que d'autres. Bien sûr, certaines places sont mieux rémunérées que d'autres. Mais lorsqu'on oppose le droit d'avoir une place à AUCUN droit d'en avoir une, on finit par choisir jusqu'aux tâches les moins intéressantes et les moins bien payées.

Saviez-vous qu'on peut guérir un dément rien qu'en parvenant à le convaincre qu'il a un but dans la vie ? Cela peut effectivement se faire. Peu importe que ce but soit futile ou artificiel, il peut servir à ramener les déments à la raison. Le cas qui vient à l'esprit est celui d'une jeune fille folle pour qui l'on ne pouvait plus rien. L'essentiel dans son cas était précisément qu'on ne pouvait rien *pour elle*. Mais un soir, un accident de voiture a eu lieu près de l'asile, et un médecin exténué, la voyant toute proche, lui a ordonné de s'occuper des victimes. Elle s'est remise, est devenue infirmière, et n'a plus jamais été démente.

Personne ne prétendra que nous sommes tous fous si nous ne travaillons pas. Mais c'est quand même étonnant que nous ayons tendance à glisser dans cette direction dès qu'on nous interdit de travailler.

Les grandes révolutions naissent de l'incapacité des masses à travailler. Les foules se rebellent, non parce qu'elles sont exaspérées par les privilèges, comme elles ont coutume de le dire, mais parce que, faute de travail, elles perdent la raison. En vérité, les révolutions ne peuvent pas avoir lieu quand les gens sont tous au travail ; peu importe qu'ils travaillent dur ou non. Les révolutions ont lieu lorsqu'on a trop souvent interdit aux gens de travailler. Dans un accès de folie, ils se soulèvent et l'état s'écroule en ruines. AUCUNE révolution n'a jamais rien gagné. La vie évolue vers une condition meilleure grâce au travail acharné, et non à coup de menaces.

Si les machines automatisées réduisaient assez de monde au chômage, même en produisant à gogo, il y aurait une révolution. Pourquoi ? Parce qu'en dépouillant les gens d'un travail, on leur ravit un but dans la vie. Quand celui-ci disparaît, tout s'en va.

Peu importe que le but soit bon ou mauvais, pourvu qu'il existe. POURQUOI ?

Ne pensez pas que nous nous soyons beaucoup éloignés du chapitre précédent, car ce n'est pas le cas. Il s'agit ici d'une compréhension de la vie. La vie a certaines données stables qui SONT bel et bien les données stables du vivre. Une fois celles-ci saisies, la vie — et cette partie de la vie qu'est le travail — peuvent être comprises.

La vie est fondamentalement chose créée. Mais elle comporte beaucoup d'éléments qui sont en train de créer contre beaucoup d'autres éléments. Une confusion surgit lorsque deux choses ou plus se mettent à créer l'une contre l'autre. Vue impartialement, la vie peut donc avoir l'air d'une confusion.

Si l'on se trouvait, sans aucun but, au beau milieu de tout ce vivre, de toute cette création, de toutes ces luttes, on verrait que toute une existence de ce genre serait fatale. Faire partie d'un univers, d'une civilisation, sans pourtant avoir de but, c'est emprunter le chemin qui mène à la folie.

L'emploi de l'énergie, l'exercice fait, le temps passé, les actions accomplies sont tous de moindre importance. Le simple fait d'avoir quelque chose à faire ainsi qu'une raison de le faire exerce un contrôle sur la vie elle-même. Si vous n'avez pas de but, vous n'avez aucune emprise sur la première petite particule nécessaire à rendre l'ensemble compréhensible. La vie donc peut devenir un fardeau atroce.

Il y a un quart de siècle, aux Etats-Unis tout comme dans d'autres pays, il s'est produit une dépression économique. C'était le résultat d'un manque de compréhension des sciences

économiques pendant une période de transition à l'ère de la machine. A cette époque, un grand président s'est aperçu que son peuple était privé de travail, et il en a créé. Il pensait le faire pour mettre de l'argent en circulation pour acheter tous les articles que le pays pouvait désormais fabriquer. De ce fait, il n'a pas vraiment délivré du désespoir la plupart de ses compatriotes, car le travail qu'il leur proposait devait être bâclé. On n'exigeait d'eux que les heures qu'ils consacraient à la tâche. Le président avait une merveilleuse occasion de faire du pays une fort belle chose. Mais le travail donné n'avait aucun but.

Les hommes qui détestent tel ou tel travail, le détestent parce qu'ils ne voient pas à quoi il aboutit ou parce qu'ils croient ne rien faire d'important. Ils « bossent », s'entend, ils se présentent au boulot, font semblant de travailler, et touchent leur paie. Mais ils ne se sentent pas vraiment concernés par ce qui se passe. Ils n'ont pas le sentiment d'avoir à y gagner quelque chose.

Dans notre civilisation, le TRAVAIL est la Donnée Stable à la confusion de l'existence. Et le But est la Donnée Stable du travail. Même si ce but ne consiste qu'à toucher sa paie, ce n'en est pas moins un but.

Chacun de nous pourrait sans doute faire des choses plus importantes que ce qu'il fait actuellement. Chacun de nous pourrait bien tirer parti de quelques changements dans ses tâches. Mais aucun de nous ne pourrait se passer d'avoir quelque chose à faire, tout en restant en vie et en bonne santé mentale.

Quand une situation nous intimide, c'est qu'on a infirmé notre But, nos Données Stables.

Comme nous l'avons déjà montré, il est extrêmement facile de jeter quelqu'un dans la confusion. Il suffit de localiser sa Donnée Stable dans un domaine et de l'ébranler. C'est une ruse dont nous nous servons tous. Lorsqu'on discute, par exemple, de politique économique avec un ami, et qu'on n'est pas d'accord avec lui, on lui demande où il a trouvé telle idée. Quand il réplique qu'un tel l'a publiée dans Machin-chose, on attaque alors l'auteur ou le journal pour le discréditer. Autrement dit, on remporte le débat en ébranlant sa Donnée Stable dans la mesure où l'on est parvenu à la découvrir.

La vie est une compétition. Beaucoup d'entre nous oublie que nous faisons partie d'une équipe qui s'appelle l'Homme, aux prises avec on ne sait quoi dans une lutte pour la Survie. Nous combattons l'Homme et combattons nos amis. Au travail, il semble très naturel de rencontrer ici et là dans l'organisation des personnes si peu sûres de leurs propres tâches qu'elles cherchent à semer l'insécurité autour d'elles.

S'étant trop abreuvée de confusions et disposant de trop peu de Données Stables, une personne risque de se mettre à dramatiser cette confusion, à la répandre, et à essayer sciemment d'y plonger toute chose et tout le monde. Une des cibles préférées des personnes de cette espèce est la Donnée Stable qu'est le Travail. Bien que ces personnes ne soient ordinairement même pas capables de faire leur propre travail, elles s'empressent de dégoûter les autres du leur. Elles « abattent la concurrence » en démembrant les Données Stables d'autrui.

Prenez garde aux gens qui viennent s'enquérir « avec compassion » de votre santé puisque vous avez l'air « surmené ». Il est presque plus aisé d'être « sur-oisif » que surmené. Prenez garde aux gens qui veulent vous faire signer une pétition pour la réduction de la durée

du travail. Le produit final en sera la disparition du travail. Prenez garde aussi au type qui passe son temps à « carotter » l'entreprise parce qu'elle peut payer. N'oubliez pas que cette entreprise est en partie la vôtre, même si vous êtes licencié demain. Ces gens-là essaient de miner votre Donnée Stable qu'est le Travail.

Si vous craignez de perdre votre travail, c'est que vous souffrez déjà de bien trop d'interdictions de travailler. Le seul moyen de vous assurer un emploi est de le faire tous les jours, de le créer, et d'en entretenir la création. Si vous n'avez aucune envie de créer et de faire continuer ce travail, il doit y avoir quelque chose qui s'oppose au but : il y a conflit entre le but qu'à votre avis devrait avoir votre travail et le but qu'il a en fait.

Les postes de fonctionnaires offrent un exemple intéressant car, bien souvent, personne ne semble vraiment se soucier de ce que le poste ait ou non un but. Trop souvent, le but du fonctionnaire est simplement d'être fonctionnaire. Dans ce cas, en particulier, on a intérêt à comprendre la vie et le travail parce qu'il faut constamment créer un poste dans une Administration pour qu'il continue à exister. Si le poste ne paraît pas avoir de but, on doit examiner le gouvernement afin de déterminer le but de celui-ci, car le but du gouvernement dans son ensemble serait en partie le but du poste occupé, aussi peu important soit-il.

Celui qui répugne au travail doit avoir au fond de lui le sentiment qu'on ne lui permet pas réellement de travailler. Aussi le travail n'est-il pas une donnée stable dans sa vie. En outre, il doit avoir des buts opposés aux buts de son travail. D'ordinaire, d'ailleurs, il fréquente dans son travail des personnes qui s'évertuent à rendre le travail rebutant. Il inspire cependant de la pitié parce qu'il est malheureux, et il est malheureux parce qu'il est dans la confusion. Pourquoi cette confusion ? Parce qu'il n'a aucune Donnée Stable pour vivre sa vie. Et une Donnée Stable pour la vie sert de fondement à une vie réussie et à une bonne orientation professionnelle.

LE SECRET DE L'EFFICACITÉ

Qu'est-ce que le contrôle ?¹

Que l'on se serve d'un mécanisme grand comme une voiture, ou plus petit comme une machine à écrire ou même comme le stylo d'un comptable, on est confronté aux problèmes du contrôle. Un objet qu'on ne peut pas contrôler, n'est d'aucune utilité pour quiconque. Tout comme le danseur qui doit pouvoir contrôler son corps, le travailleur au bureau ou à l'usine doit être capable de contrôler son corps, son matériel de travail et, dans une certaine mesure, ce qui l'entoure.

La différence principale entre « le travailleur » au bureau ou à l'usine d'une part, et le directeur d'autre part, vient de ce que ce dernier contrôle les esprits, les corps et la mise en place de communications, de matières premières et de produits, alors que le travailleur contrôle principalement les outils à sa portée immédiate. Cependant, les gens qui sont soucieux d'inciter les travailleurs à prendre des mesures qui ne sont pas forcément dans leur intérêt, et les directeurs qui de leur côté sont soucieux de contrôler tout en se faisant du souci, oublient bien trop facilement que l'ouvrier qui ne contrôle pas son matériel de travail, et qui n'est lui-même qu'un agent contrôlé, est quasiment inutile à l'usine. Tant au niveau de la direction qu'à la base, chacun doit pouvoir contrôler son environnement immédiat. La différence la plus apparente entre le directeur et « l'ouvrier » est que le directeur contrôle un environnement plus important que « l'ouvrier ». Le directeur doit donc être relativement plus capable que « l'ouvrier », sinon l'usine ou l'entreprise est condamnée à des difficultés, voire à l'échec.

Qu'est-ce donc qu'un bon travailleur ? C'est celui qui peut exercer un contrôle positif sur son matériel ou ses outils de métier, ou qui peut contrôler les lignes de communication auxquelles il est étroitement lié.

Qu'est-ce qu'un mauvais travailleur ? C'est celui qui n'est capable de contrôler ni le matériel qu'il est censé contrôler ni les lignes de communication dont il est censé s'occuper.

Ceux qui désirent contrôler les autres, et qui toutefois ne désirent pas que d'autres personnes contrôlent quoi que ce soit, nous mettent dans l'embarras en présentant le sophisme que le « mauvais contrôle » puisse exister. Le contrôle est bien fait ou il n'est pas fait du tout. Quand une personne contrôle une chose, elle la contrôle ; quand elle la contrôle mal, elle ne la contrôle point. Une machine que l'on fait bien marcher est contrôlée ; celle que l'on ne fait pas bien marcher n'est pas contrôlée. Nous voyons donc que le mauvais contrôle est en fait un non-contrôle.

Ceux qui cherchent à vous convaincre que le contrôle est mauvais voudraient vous dire qu'il est bon d'avoir des accidents de voiture et des accidents de travail.

Une *tentative* de contrôle à des fins maléfiques ou cachées est nuisible, et elle renferme également cet ingrédient qu'est l'ignorance. La personne qui *tente* de contrôler en fait ne

Note du traducteur : Le verbe *to control* en anglais veut dire contrôler, maîtriser, diriger, dominer, et non vérifier, inspecter. *Control* ou le contrôle est le fait de contrôler. C'est donc au sens anglais que nous nous référons dans ce livre.

contrôle pas. Elle ne fait tout simplement que chercher à contrôler, et ses efforts sont, dans l'ensemble, indéterminés et non-positifs, traits que le contrôle ne saurait favoriser. Une fois que l'ignorance est introduite dans le contrôle, celui-ci risque de devenir antipathique mais ne devient pas un fait. Si vous avez jamais manœuvré subrepticement votre voiture, vous comprendrez ce que cela veut dire. Si vous maniez le volant de telle façon que la voiture « ignorait » dans quelle direction elle était censée se diriger, vous seriez vite entraîné dans des difficultés. Il faut manier le volant d'une voiture de telle façon qu'elle tourne quand il y a un virage et qu'elle roule tout droit quand il n'y en a pas. Il n'y a rien de caché dans votre intention de conduire une voiture, et il n'y a rien d'inconnu dans la réaction de la voiture. Lorsqu'une voiture cesse de répondre à votre maniement du volant, le contrôle a cessé d'être.

Autrement dit, ou bien on contrôle une chose ou bien on ne la contrôle pas. S'il n'y a pas de contrôle, le mot est utilisé de façon abusive et on a introduit l'idée que le mauvais contrôle peut exister.

Les gens qui ont été « mal contrôlés », c'est-à-dire qui ont été tout bonnement bousculés et non pas contrôlés, commencent à penser que le contrôle contient un élément maléfique alors qu'ils ne sont pas réellement en mesure de savoir ce qu'est le contrôle puisqu'ils n'ont pas été effectivement contrôlés.

Pour mieux comprendre cette notion, il faudrait connaître un des principes de base de la Scientologie : l'anatomie du contrôle. Ce principe consiste en partie à subdiviser le contrôle en trois parties distinctes qui sont : METTRE EN ROUTE, CHANGER, et ARRÊTER.

Mettre en route, changer et arrêter : cela renferme également un cycle d'action. Le CYCLE D'ACTION peut être observé dans le mouvement d'une simple roue. La roue démarre, un point donné de la roue change de position, puis la roue s'arrête. Peu importe que la roue tourne longtemps ou non, elle n'en suit pas moins ce cycle d'action. Un homme avance sur une petite distance : il met en route son corps, en change la position et l'arrête. En agissant ainsi, il complète un cycle d'action. A plus longue échéance, une entreprise démarre, continue, puis un jour, tôt ou tard, cesse d'exister. Dans le changement, il y a changement de position dans l'espace ou changement d'existence dans le temps ; dans la mise en route, il y a tout simplement le fait de commencer ; et dans l'arrêt, il y a tout simplement le fait de stopper. Les choses peuvent commencer lentement ou rapidement ; les choses peuvent s'arrêter lentement ou rapidement ; les choses peuvent changer très rapidement en cours de route. Le rythme de mise en route, de changement et d'arrêt a donc très peu à voir avec le fait qu'un cycle d'action est constitué d'une mise en route, d'un changement et d'un arrêt.

Les anciens se représentaient ce cycle d'action d'une manière beaucoup plus détaillée. Dans les hymnes védiques, on parle du cycle d'action en ces termes : d'abord il y a le chaos, puis du chaos surgit quelque chose qui, dirait-on, est né, pousse, persiste, dépérit et meurt, d'où à nouveau le chaos. Cette représentation, quoiqu'au fond imprécise, constitue le plus vieil exemple d'un cycle d'action.

Un exemple scientologique moderne d'un cycle d'action est plus simplement exprimé et beaucoup plus précis. Un cycle d'action consiste à mettre en route, changer et arrêter. Ceci suit en parallèle un autre cycle d'action, celui de la vie elle-même. Le cycle d'action de la vie est : CRÉATION, SURVIE, et DESTRUCTION. On pourrait définir la survie comme tout

changement de dimension, d'âge ou de position dans l'espace. Le changement est le propre de la survie. La création est, bien sûr, la mise en route, et la destruction est l'arrêt. Ainsi avons-nous en Scientologie deux cycles d'action très utiles, le premier : mettre en route, changer et arrêter, et le second, plus détaillé : créer, survivre, détruire.

Mettre en route, changer et arrêter, c'est mettre l'accent sur les conditions dans lesquelles se trouve un être ou un objet. Créer, survivre et détruire, c'est mettre l'accent sur les intentions de la vie à l'égard d'objets.

Le contrôle consiste uniquement à mettre en route, changer et arrêter. Il n'y a pas d'autres facteurs dans le contrôle positif. Si une personne sait mettre quelque chose en route, changer sa position dans l'espace ou son existence dans le temps, et l'arrêter, le tout à volonté, on peut dire qu'elle contrôle cette chose, quelle qu'elle soit. Si, par contre, elle peut à peine mettre en route une chose, si elle ne peut continuer qu'avec difficulté à en changer la position dans l'espace ou l'existence dans le temps, et si elle ne peut l'arrêter que de façon incertaine, on ne pourrait pas dire qu'elle exerce un bon contrôle, et pour notre propos, on pourrait même ajouter que son contrôle en est faible ou dangereux. Si la personne ne peut pas mettre en route une chose, si elle ne peut pas en changer la position dans l'espace, si elle ne peut pas l'arrêter, elle ne contrôle sûrement pas la chose en question. Si elle essaie de mettre en route, changer et arrêter quelque chose ou quelqu'un sans y parvenir de façon positive, c'est qu'elle a introduit un état d'ignorance dans l'activité, et le résultat en sera pour le moins douteux.

Le bon contrôle existe donc véritablement. Le bon contrôle se composerait de connaissance et d'une attitude positive. On pourrait dire d'une jeune fille qui peut mettre en route une machine à écrire, en faire continuer le mouvement, puis l'arrêter, qu'elle contrôle la machine à écrire. Si elle rencontrait des difficultés à la mettre en route, à lui faire continuer sa marche et à l'arrêter, elle n'exercerait pas seulement un «mauvais contrôle» sur la machine, elle serait aussi une bien médiocre dactylo.

Qui dit « mauvais contrôle », dit aussi incompetence, accidents, difficultés, inefficacité, et pour tout dire, beaucoup de détresse et de malheurs. Vu notre définition du mauvais contrôle comme le non-contrôle ou comme une tentative ignorante de contrôle sans réellement effectuer de contrôle, nous pourrions dire qu'une attitude non-positive engendre bien des difficultés.

Pour mieux comprendre la portée de cette notion dans la vie, imaginez-vous en train de vous déplacer dans une pièce sur les ordres de quelqu'un. Cette personne vous dirait d'aller jusqu'à la table, puis de marcher jusqu'à la chaise, puis jusqu'à la porte. A chaque fois qu'elle vous dirait d'aller quelque part, vous auriez bien évidemment à vous mettre en route, à changer la position de votre corps et à vous arrêter. Aussi étrange que cela puisse paraître, cela ne vous dérangerait pas si vous saviez que quelqu'un était en train de vous dire d'agir ainsi, si vous étiez capable d'effectuer le mouvement et si vous ne receviez pas d'ordres venant vous interrompre avant que vous ayez pu obéir complètement au commandement que vous exécutiez. Mettons, par exemple, que la personne vous dise de marcher jusqu'à la table, mais qu'avant que vous ayez atteint cette table, elle vous dise d'aller jusqu'à une chaise, mais qu'avant que vous arriviez à la chaise, elle vous dise d'aller à la porte, prétendant alors que vous aviez tort de ne pas être allé jusqu'à la table. Vous seriez alors dans la confusion. Et ce serait un « mauvais contrôle » dans la mesure où vous n'auriez pas pu terminer un seul cycle

d'action avant que le suivant ne soit exigé de vous. C'est ainsi que vos cycles d'action s'embrouillent et que la confusion s'ensuit. Et pourtant cette situation ne constituerait pas au fond un contrôle puisque le contrôle entraîne nécessairement une attitude positive, compréhensible ou fondée sur la connaissance. Le bon contrôle voudrait que le commandement ne soit pas modifié avant que vous ayez pu atteindre la table. Il vous permettrait également d'arriver à la table avant qu'on vous demande de repartir en direction de la chaise, et vous permettrait d'atteindre la chaise avant qu'on vous demande de repartir en direction de la porte. Dans ce cas vous ne seriez pas troublé par le contrôle positif ; par contre, vous seriez très certainement bouleversé par une série discontinue de commandements qui vous mettrait dans l'impossibilité d'achever un cycle d'action. Enfin, pour vous donner une idée de l'influence que cela peut avoir sur une vie, une simple question : de qui préféreriez-vous recevoir des ordres similaires à ceux de l'exemple ci-dessus, de votre père ou de votre mère ? Il est certain que vous avez eu le plus de difficultés avec celui des deux que vous n'avez pas choisi pour vous donner ces commandements.

Le contrôle est si loin d'être néfaste qu'une personne saine d'esprit et en très bon état n'est pas hostile au bon contrôle positif, et est elle-même capable d'exercer un bon contrôle positif sur les gens et les objets. Une personne qui n'est pas en très bon état est hostile même aux directives les plus banales, et n'est pas vraiment capable de contrôler les gens ou les objets. Elle est d'ailleurs inefficace et rencontre de nombreuses difficultés au travail et dans la vie.

Lorsqu'une personne ne peut pas contrôler les choses ou qu'elle se refuse à ce que les choses la contrôlent, elle s'empêtre dans des difficultés tant avec les objets qu'avec les gens. Il est évident aussi que les personnes ayant des difficultés de contrôle tombent plus facilement malades et connaissent d'autres déboires.

Il arrive souvent que lorsqu'une personne s'avère incapable de contrôler une machine, la machine se retourne contre la personne pour commencer à la contrôler. Un conducteur, par exemple, qui ne peut pas exercer de contrôle positif sur sa voiture, court le risque d'être dirigé à la longue par cette voiture. A la place du conducteur qui conduit sa voiture, on voit une voiture qui promène un «conducteur» dans la rue, et la voiture, qui n'est pas très experte en matière de contrôle, finit tôt ou tard par envoyer son conducteur dans le décor.

Même les incidents techniques sont imputables à un manque de contrôle. On découvrira que l'individu qui ne peut pas contrôler facilement une machine aura vraisemblablement de considérables difficultés avec cette machine. La machine elle-même en pâtit parfois de façon quasi inexplicable. Il y a des moteurs qui tournent bien en présence de certains hommes et ne fonctionnent pas avec d'autres. Telle machine marchera bien pendant des années dans les mains de tel mécanicien, mais lorsque celui-ci la quittera pour être remplacé par un autre moins habile, la machine tombera en panne et sera source de difficultés inaperçues jusqu'alors. Ce serait sans doute exagérer que d'en conclure qu'il suffit qu'une personne incapable de contrôler les choses regarde une machine pour que celle-ci tombe en panne, et pourtant on a enregistré des cas de ce genre. L'élément en question ici est plus facile à comprendre dans un service de comptabilité, par exemple. La personne qui ne peut pas contrôler des chiffres va tôt ou tard compliquer et embrouiller les registres qu'elle tient, tant et si bien que même un comptable spécialisé ne parviendra pas à les démêler.

Le cycle d'action de cet univers consiste à mettre en route, changer et arrêter. Ceci constitue également l'anatomie du contrôle. Presque tout le thème du contrôle peut se résumer dans l'aptitude à mettre en route, changer et arrêter ses activités, son corps et son environnement.

Une habitude est tout simplement une chose qu'on ne peut pas arrêter. C'est un exemple d'absence totale de contrôle, l'étape qui suit le moment ultime où l'on a perdu tout contrôle. Le contrôle commence à diminuer lorsqu'on est capable de changer les choses aussi bien que de les arrêter sans plus pouvoir les mettre en route.

Une personne dans ce cas peut changer et arrêter une chose une fois que celle-ci est mise en route. Une nouvelle diminution du contrôle, si l'on peut encore l'appeler ainsi, viendrait avec la perte de la capacité de changer quelque chose ou de laisser continuer son existence dans le temps ; la personne ne garderait alors que la capacité d'arrêter les choses. Finalement, quand la personne a perdu l'aptitude à arrêter quelque chose, cette chose est devenue, dans une certaine mesure, sa dominatrice.

Dans l'élément *arrêter* de mettre en route, changer et arrêter, on discerne essentiellement la donnée stable dans son intégralité. Par le simple arrêt d'une seule particule ou d'une seule donnée dans la confusion des particules ou des données, on introduit un début de contrôle de cette confusion. Dans l'exemple de la foule d'appels téléphoniques arrivant simultanément au standard, où chaque appel demande avec insistance l'attention de la standardiste, celle-ci fait valoir son contrôle du standard en mettant fin à une seule demande, peu importe laquelle. Le fait de s'occuper d'un seul appel lui permet alors d'en manier un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'état du standard soit passé de la confusion totale au maniement complet. Une personne se sent perplexe lorsqu'elle ne peut rien arrêter dans une situation donnée. Lorsqu'elle peut arrêter ne serait-ce qu'une chose dans une situation, elle va alors découvrir qu'il lui est possible d'en arrêter d'autres, et elle finira par retrouver sa capacité de changer certains aspects de la situation. De fil en aiguille, elle atteindra graduellement le niveau de compétence nécessaire pour changer n'importe quel aspect de la situation, et elle sera finalement capable de mettre en route un projet d'action.

On découvre donc que le contrôle et la confusion sont étroitement liés. L'ouvrier qui tombe facilement dans la confusion est celui qui ne peut pas contrôler les choses. Le cadre qui s'affole devant un cas d'urgence est celui qui, même lors de moments favorables, ne se sent pas réellement capable de mettre en route, changer et arrêter les situations auxquelles il est mêlé en tant que cadre.

La frénésie, l'impuissance, l'incompétence, l'inefficacité et autres facteurs indésirables dans le travail remontent tous sans exception à l'inaptitude à mettre en route, changer et arrêter les choses.

Mettons que le directeur général d'une usine soit un homme compétent. Il peut donc mettre en route, changer et arrêter les diverses activités de l'usine ; il peut mettre en route, changer et arrêter les diverses machines de l'usine ; il peut mettre en route, changer et arrêter les matières premières et les produits de l'usine ; et il peut mettre en route, changer et arrêter les diverses activités ou difficultés concernant les travailleurs. Mais supposons que cette usine ait le malheur de n'avoir à sa disposition que cette seule personne qui puisse mettre en route,

changer et arrêter les choses. A moins que le directeur s'occupe de toutes les matières premières en arrivage, mette en marche et arrête toutes les machines, effectue le traitement de tout le matériel, et se charge lui-même de l'expédition des produits finis, il s'avérera incapable de faire tourner l'usine. Il en est de même pour un chef de bureau qui peut lui-même mettre en route, changer et arrêter toutes les activités ou manier toutes les affaires du bureau, car s'il est le seul à pouvoir le faire, il sera en fait impuissant à faire marcher un très grand bureau.

A l'usine comme au bureau, il est donc nécessaire pour un directeur, quelles que soient ses qualités, d'être secondé par des subordonnés qui ne refusent pas que le directeur les mette en route, les change et les arrête, et qui peuvent eux-mêmes mettre en route, changer et arrêter les activités ou le personnel dans leur secteur immédiat au sein de l'entreprise.

Dotons maintenant l'usine ou le bureau d'un bon directeur, et donnons-lui aussi de bons subordonnés (par bons, s'entend leur capacité de mettre en route, changer et arrêter les choses). Nous aurions encore des difficultés si, en descendant dans la hiérarchie de l'entreprise, nous ne découvriions pas d'ouvriers qui soient à leur tour capables de mettre en route, changer et arrêter leur propre travail. Nous aurions alors une situation dans laquelle le directeur et l'agent de maîtrise auraient en effet à accomplir eux-mêmes toutes les tâches de l'entreprise. En fait, pour avoir une usine valable, il faudrait que les directeurs, les agents de maîtrise et les ouvriers, chacun d'entre eux dans son propre milieu, puissent mettre en route, changer et arrêter les choses, tout en consentant volontiers (les directeurs y compris) à être mis en route, changés et arrêtés dans leurs fonctions, à condition que les directives données soient positives et compréhensibles.

Nous voyons s'estomper à l'examen le tableau classique qu'on nous a brossé des usines et des bureaux d'affaires, avec d'une part la « direction », et d'autre part la « main-d'œuvre ». Si l'on découvrait, dans une entreprise, un seul travailleur qui n'ait pas à mettre en route, changer et arrêter sa propre personne ou quoi que ce soit d'autre, on serait alors en présence de quelqu'un qui mériterait bien le titre de « manœuvre ». Il est évident que depuis le P.D.G. jusqu'au travailleur le plus humble sur l'échelle des salaires, chacun est occupé à mettre en route, changer et arrêter des gens, des matériaux, des équipements, des produits et des parties de l'environnement. Autrement dit, chacune des personnes présentes dans une usine ou dans un bureau dirige effectivement quelque chose. Dès qu'un directeur d'entreprise a compris cela, il peut gérer son affaire de façon beaucoup plus efficace puisqu'il peut sélectionner parmi ses employés les personnes les plus aptes à mettre en route, changer et arrêter les choses ; ces dernières, par leur exemple, peuvent amener d'autres employés à un état d'esprit tel qu'ils acceptent volontiers de mettre en route, changer et arrêter positivement les choses.

Il existe dans le monde du travail quotidien des gens, directeurs ou simples balayeurs, qui sont fixés (coincés) sur la mise en route. Ces personnes peuvent commencer jour et nuit sans jamais démarrer. Elles parlent sans cesse de projets grandioses et de grosses affaires ; elles papotent avec beaucoup d'enthousiasme au sujet de la mise en route sans jamais paraître bouger elles-mêmes.

D'autres personnes, quelles que soient leur classe ou leur catégorie, se fixent sur le changement. D'ordinaire, elles manifestent cela en insistant pour que tout « continue à marcher ». Elles parlent tout le temps de « poursuivre les choses en cours », mais elles

n'écouteront aucune nouvelle suggestion et n'accepteront aucune nouvelle machine car cela rendrait nécessaire l'arrêt de certaines vieilles machines et le démarrage de nouvelles. Il en résulte des usines vétustes et des mécanismes anciens qui ont continué à marcher bien au-delà de leur utilité ou de leur valeur économique. Une subdivision de cette catégorie apparaît avec la personne qui ressent le besoin de tout changer à tout moment. C'est effectivement une autre manifestation de cette tentative de continuer à faire marcher les choses, mais au lieu de faire marcher les choses, une telle personne déplace à tout bout de champ tout ce qu'il y a à déplacer. Si l'on émet des instructions, elle change ces instructions ; lorsqu'elle reçoit le mot d'ordre de partir, elle le transforme en celui de rester. Il s'agit, comme on le verra, d'un état de déséquilibre dans lequel la personne en fait n'accepte pas de faire marcher quoi que ce soit, où que ce soit, et en réalité arrête les choses de façon obsessionnelle.

Les entreprises, commerces, usines, navires, et même les administrations deviennent les victimes en particulier de personnes qui ne peuvent qu'arrêter les choses. Quel que soit le succès avec lequel un service fonctionne, il se trouvera toujours quelqu'un pour émettre une directive qui arrête l'activité en cours. Il suffit que de telles personnes découvrent qu'on va faire quelque chose pour qu'elles en provoquent l'arrêt. On contourne d'habitude cet obstacle en évitant d'informer ces personnes de la chose qui marche.

On peut donc constater qu'il y a des personnes qui abusent du cycle d'action qu'est mettre en route, changer et arrêter ; qui sont elles-mêmes fixées sur l'un ou l'autre des facteurs du cycle d'action ; ou qui sont incapables de résister à un des facteurs de ce cycle, ce qui, bien entendu, revient à dire que ces personnes sont plongées dans une confusion continue et pénible.

Il convient de noter que les personnes qui ne peuvent que mettre en route les choses sont normalement créatrices. On attend de l'artiste, de l'écrivain, du dessinateur qu'ils mettent des choses en route. Il est possible qu'ils puissent également les continuer ou les arrêter, mais leur fonction la plus pure n'en est pas moins la création.

Parmi les hommes bienveillants et rationnels, il y a ceux dont la capacité première est de continuer les choses. S'ils peuvent vraiment les continuer, ils peuvent également mettre les choses en route ou les arrêter. C'est à ces hommes que nous nous en remettons pour la survie d'une affaire ou d'une opération.

Enfin, il y a la catégorie des personnes dont se sert la société pour arrêter les choses. Ces personnes ont habituellement une fonction policière. On déclare certaines choses néfastes, et on confie ensuite à certaines personnes le soin de les arrêter. Une production imparfaite est arrêtée par les inspecteurs ; les pots-de-vin, la corruption ou le crime sont arrêtés par la police ; et les personnes agressives à l'égard d'une nation sont arrêtées par l'armée. Il n'y a pas lieu de s'étonner que ces spécialistes de l'arrêt soient, bien entendu, les spécialistes de la destruction. Il n'y a pas lieu de s'étonner davantage de la constatation que lorsqu'on recherche l'élément dans la société qui est le plus apte à faire décliner cette société, on se tourne vers ceux qui sont spécialistes de l'arrêt. Bien qu'elles exercent pour la plupart une fonction valable pour l'ensemble de la société, ces personnes, si elles accédaient pleinement au pouvoir, comme dans un état policier, ne feraient que détruire l'état et son peuple, ainsi qu'on l'a constaté depuis l'époque napoléonienne. L'Allemagne est la nation qui a le plus

récemment confié toutes les fonctions de l'état à la police, et l'Allemagne a été tout à fait arrêtée ; d'ailleurs, elle n'a rien réalisé hormis la destruction.

Une société qui est très forte à mettre les choses en route est une société créatrice. Une société qui est très forte à maintenir les choses en état de marche est une société qui dure. Une société qui n'est capable que d'arrêter les choses est une société destructrice ou qui sera elle-même détruite. Ainsi faut-il bien se rendre compte qu'un équilibre est nécessaire entre les trois facteurs que sont la mise en route, le changement et l'arrêt, et ceci non seulement chez un individu mais dans une entreprise, et non seulement dans une entreprise mais au sein d'une nation. Lorsqu'on ne peut faire qu'une de ces trois actions, on est d'une utilité considérablement limitée. L'état optimal voudrait que, du directeur général au balayeur, tout le monde soit capable de mettre en route, changer et arrêter, et puisse tolérer d'être mis en route, changé et arrêté. Nous aurions ainsi une entreprise équilibrée et relativement peu sujette à la confusion.

Aucune affaire ne peut réussir si elle n'a pas été correctement mise en route, si elle ne progresse pas dans le temps ou ne change pas de position dans l'espace, et si elle ne peut pas mettre fin aux pratiques nuisibles et même à la concurrence.

Tout comme pour une nation ou une entreprise, il en est de même pour l'individu qui exerce un seul emploi. Il devrait pouvoir mettre en route, changer et arrêter tout ce qui est sous son contrôle immédiat. S'il s'occupe d'une machine, il devrait pouvoir la mettre en marche, la garder en marche (la changer) et l'arrêter, tout ceci selon sa propre détermination. Sa machine ne doit pas être mise en marche par quelque ingénieur, puis arrêtée à une heure donnée de la journée sans qu'il y prête attention. En outre, s'il estime que la machine devrait être arrêtée et huilée, il devrait avoir toute autorité pour agir sans avoir à parer aux coups venant de quelque contremaître qui, sans comprendre la situation, aurait simplement observé qu'une machine était arrêtée alors que d'après ses voyants lumineux elle aurait dû être encore en marche.

Même le balayeur, pour être efficace dans son travail, et par là même arriver à avoir des bureaux ou une usine propres, devrait pouvoir mettre en route, changer et arrêter les divers objets qui ont rapport à son travail. Il ne devrait pas avoir à continuer son balayage une fois le parquet nettoyé ; il ne devrait pas avoir à arrêter de balayer avant d'avoir nettoyé le parquet ; et il devrait pouvoir commencer à balayer le parquet quand il pense que c'est nécessaire. Naturellement, s'il est capable de faire ces tâches, il peut également coopérer avec ses camarades de travail, et peut lui-même être arrêté, mis en route ou changé dans son activité de façon à pouvoir faire son travail tout en permettant à ses collaborateurs de faire le leur.

Cependant nous envisageons ici le cas d'une nation, d'une entreprise, d'un bureau d'affaires, d'une petite section ou d'un service qui fonctionnerait sans aucune surveillance, bien qu'il y ait des directeurs, des agents de maîtrise et des ouvriers. Il serait douteux que la surveillance d'autrui accapare dans ce cas une grande partie du temps de quiconque. On découvre qu'au fur et à mesure que décline la capacité de l'ouvrier, de l'agent de maîtrise et du directeur à mettre en route, changer et arrêter les choses qu'ils devraient manier et contrôler, la surveillance entre en jeu. Moins les gens sont capables de mettre en route, changer et arrêter les gens ou les objets sous leur contrôle immédiat, et plus ils ont besoin de surveillance. Lorsque la surveillance atteint 80% des activités de l'entreprise, la confusion

alors présente aboutit à coup sûr à une inefficacité d'une importance suffisante pour ruiner cette entreprise.

La surveillance est donc en vérité une critique à l'égard de son subordonné hiérarchique. Elle implique que le subordonné est ignorant ou n'a pas de capacités dans le domaine du contrôle.

Coopération et alignement des activités sont tout autre chose que surveillance. Une hiérarchie de commandement n'implique pas nécessairement une surveillance. Par contre, elle implique bel et bien une planification coordonnée de l'opération dans son ensemble qui est ensuite transmise à d'autres personnes afin de permettre la coordination de cette opération. Si tout le monde était d'accord sur la valeur d'une activité donnée, si chacun dans cette activité pouvait contrôler réellement les éléments ou les personnes qui se trouvaient placés dans son rayon d'action immédiat, on découvrirait alors que la planification n'entraînerait pas beaucoup de surveillance pour mettre en œuvre les idées en question. C'est un bien grand rêve. Ce n'est que là où la Scientologie a travaillé à fond que ce rêve pourrait se réaliser, à savoir qu'une organisation pourrait fonctionner en accord avec elle-même sans surveillance et sans sanctions.

On peut jauger ses collègues en fonction de la confusion dans laquelle ils sont empêtrés. Cette confusion indique d'emblée leur degré d'incapacité de contrôler des choses. Il est possible que l'incapacité du travailleur de contrôler des choses ne soit pas entièrement de sa faute. Deux choses peuvent être démentielles : l'entourage et la personne. L'homme sain d'esprit rencontre des difficultés dans un milieu démentiel ; le dément éprouve des difficultés même dans le milieu le plus sain et le mieux ordonné. Il y a donc deux facteurs en jeu dans toute opération : la personne et ce qui l'entoure. On pourrait également dire qu'il y a deux facteurs dans toute entreprise : l'entreprise et ce qui l'entoure. Une seule entreprise saine tâchant de fonctionner dans un monde de fous, aurait d'immenses difficultés à avancer. D'une façon ou d'une autre, l'incapacité des fous à mettre en route, changer et arrêter les choses finirait par contaminer l'entreprise et en détériorerait l'efficacité.

Ainsi n'est-ce pas suffisant qu'un individu soit capable de contrôler son travail. Il faut qu'il puisse également supporter la confusion de ceux qui l'entourent et qui ne peuvent pas contrôler leur travail, ou qu'il puisse tolérer le contrôle sain et régulier de ceux qui l'entourent.

La démence est contagieuse. La confusion aussi. Vous êtes-vous jamais entretenu avec un homme dans la confusion sans vous sentir vous-même un peu perplexe à la fin de la conversation ? Il en est de même au travail. Si quelqu'un travaille avec un très grand nombre d'incapables, il finit par se sentir lui-même incapable. Il ne suffit pas de vivre seul. Il est impossible de travailler seul. Quand on se rend compte de cela, on comprend également que sa capacité de contrôler ses machines ou ses outils de travail proches aurait aussi à englober l'aptitude à aider les gens autour de soi à contrôler ce dont ils s'occupent.

Plus d'un travailleur valable a quitté son usine parce qu'il n'a pas pu améliorer suffisamment son travail pour être satisfait de lui-même, ayant eu à faire face dans son travail à tant d'éléments et d'ordres confus qu'à la longue il s'est rebellé. On peut ainsi détraquer des travailleurs valables. Il est possible de repérer dans tout service les gens qui détraquent les

bons travailleurs : ce sont les gens qui ne peuvent pas mettre en route, changer et arrêter des éléments comme la communication ou les machines, et qui sont eux-mêmes enclins à la frénésie et à la confusion. Ce sont les gens qui préféreraient voir les solutions jetées à la poubelle et les problèmes accrochés au tableau d'affichage.

Que pourrait-on faire, entouré de personnes perplexes et incapables de mettre en route, changer et arrêter leurs diverses activités ? On pourrait d'abord devenir suffisamment capable dans son propre travail pour servir d'exemple aux autres et être de ce fait une donnée stable dans la confusion de cette zone. On pourrait même faire plus. On pourrait comprendre comment manier ses collaborateurs, et par ce biais mettre de l'ordre dans leurs esprits et dans leurs activités afin de faire échec à leurs incapacités dans la mesure où l'on risque d'être atteint. Mais pour agir ainsi, il faudrait qu'on en sache long sur la Scientologie et ses différents principes, ce qui dépasse quelque peu le cadre de ce volume.

Quant au travailleur individuel désireux de faire du bon travail, de continuer à avoir un emploi, et de s'élever dans la hiérarchie, il suffit presque qu'il comprenne à fond son travail, c'est-à-dire qu'aucun élément ne le plonge dans la confusion, qu'il soit en mesure de mettre en route, de changer ou d'arrêter tout ce qui se rapporte à ce travail, et qu'il puisse supporter que ses supérieurs le mettent en route, le changent et l'arrêtent sans qu'il en soit contrarié. Autrement dit, le plus grand atout et la plus grande assurance d'emploi que puisse avoir un travailleur serait d'avoir l'esprit tranquille concernant son travail. La tranquillité d'esprit provient de l'aptitude à mettre en route, changer et arrêter les objets et les activités auxquels il est associé, et de l'aptitude à être mis en route, changé et arrêté par autrui sans pour autant être aussi perplexe qu'eux.

Aussi le secret de la réussite dans le travail est-il le secret du contrôle lui-même. Non seulement on continue à créer un travail jour après jour, semaine après semaine, mois après mois, mais on fait continuer le travail en lui permettant de progresser, et on se montre capable d'arrêter ou de mettre fin à un cycle de travail, et de laisser ce cycle tranquille une fois terminé.

Les travailleurs sont victimes, le plus clair du temps, de patrons, de subordonnés, d'époux ou d'épouses qui ne peuvent rien contrôler eux-mêmes, mais qui se refusent pourtant à être contrôlés et qui sont singulièrement obsédés par l'idée de contrôler. Un travailleur étroitement lié à quelque chose qu'il est incapable de contrôler alors que la chose ne peut pas le contrôler réellement non plus, fait son travail dans un état de confusion qui ne peut que le conduire à des difficultés et à une répugnance pour le travail en tant que tel.

On peut dire que le seul aspect néfaste du travail est qu'il est très souvent associé aux incapacités de contrôler. Celles-ci présentes, le travail lui-même semble fastidieux, ardu et inintéressant, ce qui fait qu'on préférerait faire n'importe quoi plutôt que de continuer ce travail-là. Il y a beaucoup de solutions à cela, la première étant de retrouver le contrôle des fonctions ou des éléments auxquels on est le plus étroitement lié dans son travail.

Néanmoins, le contrôle en lui-même n'apporte pas une réponse complète à tout, car s'il en était ainsi, il faudrait pouvoir tout contrôler, non seulement dans son propre travail, mais dans un bureau ou sur la Terre, avant de pouvoir être heureux. En examinant le contrôle, on découvre qu'il faut étendre les limites de son contrôle uniquement à son propre rayon d'action. Lorsqu'un individu essaie d'étendre son contrôle bien au-delà du domaine d'intérêt

qui le touche directement dans son travail ou dans la vie, il rencontre des difficultés. Par conséquent, il existe une limite à la « zone de contrôle » qui, violée, porte atteinte à beaucoup de choses. C'est presque une maxime que de dire que si un individu cherche continuellement à agir en dehors de son propre service, il ne s'occupera pas de son service. En fait, dans les organisations scientologiques, on a découvert que la personne qui se mêle continuellement d'affaires éloignées du domaine d'activité qui la concerne, ne se consacre pas à son domaine d'activité réel. Aussi est-il évident qu'un facteur autre que le contrôle est en jeu. Ce facteur est l'acceptation volontaire de ne pas contrôler, et il est tout aussi important que le contrôle lui-même.

LA VIE EN TANT QUE JEU

Il est bien évident que si l'on contrôlait tout, on n'aurait pas de jeu. Il n'y aurait pas de facteurs imprévisibles, pas de surprises dans la vie. Cela pourrait porter par excellence le nom d'Enfer.

Si l'on pouvait tout contrôler de façon absolue, on pourrait, bien entendu, tout prévoir de façon absolue. Si l'on pouvait prévoir le cours et l'action de chaque mouvement dans toute l'existence, on n'y trouverait, bien entendu, aucun intérêt réel.

Nous avons déjà examiné la nécessité de contrôler dans le travail les objets proches, mais souvenez-vous qu'il est nécessaire, si l'on contrôle ces objets tout proches, d'avoir d'autres objets ou d'autres environnements dont on n'a pas le contrôle absolu. Quelle en est la raison ?

C'est que la vie est un jeu.

Le mot « jeu » est employé ici en toute connaissance de cause. Embourbé dans la lutte parfois titanesque de l'existence, on a tendance à ne pas croire que la joie de vivre puisse exister. On est enclin à douter de l'existence du plaisir. Franchi le cap de la trentaine, les gens commencent en effet à se demander ce qu'est devenue leur enfance, époque où ils pouvaient effectivement s'amuser. On arrive à se demander si le goût de vivre n'est pas lui-même une sorte de traquenard, et on se met à croire qu'il n'est pas bon de trop s'intéresser à de nouvelles gens et à de nouvelles choses puisque cela conduirait inéluctablement à avoir le cœur brisé. Il est des hommes qui ont décidé qu'il valait mieux ne rien acquérir, puisque la perte apporte tant de douleur. Selon eux, mieux vaut vivre dans une relative privation que dans un luxe considérable, car leur douleur serait moindre s'ils perdaient ce qu'ils ont.

La vie, pourtant, est un jeu. Il est très facile de concevoir un jeu en termes de cricket ou de football. Il est moins facile de concevoir la vie comme un jeu quand on est obligé de se lever avant l'aube pour ne regagner sa maison qu'après la tombée de la nuit, usé par une journée de travail ardu et relativement ingrat. On contestera vraisemblablement qu'une telle activité puisse être un jeu. Il est néanmoins évident, d'après diverses expériences faites en Scientologie, que la vie, à quelque niveau émotionnel que ce soit, est au fond un jeu, et que les éléments de la vie sont les éléments des jeux.

Tout travail est un jeu.

Un jeu se compose de libertés, de barrières et de buts. Les jeux comportent aussi beaucoup d'autres facteurs complexes dont la liste complète a été dressée en Scientologie.

Le premier est la nécessité dans le jeu d'avoir un adversaire ou un ennemi. Un autre est la nécessité d'avoir des problèmes. Un autre encore est la nécessité d'avoir suffisamment d'individualité pour faire face à une situation. Donc, pour vivre pleinement, il faut, en plus de « quelque chose à faire », avoir un but supérieur, et celui-ci, pour constituer un but, exige des contre-buts ou buts qui l'empêchent de se réaliser. Il faut avoir des individualités qui s'opposent à ses buts ou activités, car si ces éléments manquent, il est certain qu'on les inventera.

Cette dernière notion est fort importante. Si une personne manque de problèmes, d'adversaires et de buts opposés aux siens, *elle en inventera*. Voici au fond l'aberration dans sa totalité. Mais plus intimement lié à notre propos, voici les difficultés qui proviennent du travail.

Prenons le contremaître qui contrôle avec compétence tout ce qui se trouve dans son secteur et qui ne fait rien d'autre ; si ce contremaître n'a pas un équilibre mental parfait à tous égards (c'est-à-dire s'il est humain), nous découvrirons que ce contremaître va inventer des personnages qu'il attribue à ses ouvriers, des raisons pour lesquelles ils vont lui résister ainsi que des oppositions réelles. Nous le trouverons en train de choisir et sanctionner un ou plusieurs de ses ouvriers, pour de très bonnes raisons selon lui, mais en fait sans autre raison que son besoin obsessionnel d'avoir des adversaires. Or, on pourrait, en suivant des analyses mentales caduques, croire y déceler un grand nombre de classifications enchevêtrées, mais il n'est point besoin de les examiner. Car, à la vérité, il faut que l'homme ait un jeu, et s'il n'en a pas, il s'en fabriquera un. Si cet homme est aberré² et n'est pas parfaitement compétent, il va créer un jeu extrêmement aberrant.

Lorsqu'un chef d'entreprise constate qu'autour de lui tout marche comme sur des roulettes, il risque de susciter des difficultés, ne serait-ce que pour avoir quelque chose à faire, à moins qu'il soit vraiment en très bonne condition mentale. Ainsi la direction de l'entreprise se met-elle à prétendre, souvent sans aucun fondement, que la main-d'œuvre lui est hostile. De même les ouvriers sont parfois convaincus que la direction, qui est en fait tout à fait compétente, fait obstacle à leurs intérêts. On a inventé un jeu, là où aucun jeu ne peut en fait exister.

Lorsque les hommes deviennent myopes, ils ne voient plus au-delà des choses qui les entourent. On trouve dans chaque bureau, chaque usine ou chaque activité, le jeu qui consiste pour chaque bureau, usine ou activité à s'opposer à ses concurrents et au milieu extérieur. Si le bureau, l'usine ou l'activité ainsi que tout le personnel qui en dépend se comportent d'une façon totalement rationnelle et efficace, ils vont choisir le monde extérieur et les entreprises rivales pour terrain de jeu. S'ils ne sont pas à la hauteur et s'ils sont incapables de discerner le vrai jeu, ils vont inventer un jeu qui se déroulera désormais à l'intérieur du bureau ou de l'usine.

Dans les jeux, on a des individus et des équipes. Les équipes jouent contre les équipes ; les individus jouent contre les individus. Lorsqu'on empêche un individu de faire entièrement partie de l'équipe, il a tendance à prendre pour adversaires d'autres membres de l'équipe car, ne l'oubliez pas, il faut que l'homme ait un jeu.

Les diverses complexités du travail ainsi que les problèmes de production et de communication viennent de toutes ces complexités.

Si chaque personne dans une usine était capable de contrôler son domaine propre à l'intérieur de celle-ci, et si chacun effectuait son propre travail, on ne manquerait pas vraiment de jeux parce qu'il y a d'autres usines et d'autres activités dans le monde extérieur qui peuvent toujours fournir assez de jeux à toute organisation rationnelle. Mais supposons que

²

aberré : qui a des aberrations. (Voir aberration dans le Glossaire.)

les membres d'une organisation ne puissent pas contrôler leur domaine propre ou leurs activités, et qu'ils essaient obsessionnellement de créer des jeux aberrants tout autour d'eux. Nous aurions alors une condition où l'usine, le bureau ou l'entreprise ne pourrait pas lutter avec succès contre son milieu et aurait un faible niveau de production, si toutefois l'effondrement était évité.

Que vous soyez aberré ou non, que vous soyez compétent ou non, n'oubliez pas que la vie est un jeu et que la devise de tout individu ou de toute équipe en vie est la suivante : « *Il faut* qu'il y ait un jeu ». Si les individus sont en bon état mental et physique, ils jouent réellement le jeu manifeste et clairement visible. S'ils ne sont pas en bon état et s'ils sont eux-mêmes incapables de contrôler ce qui les entoure, ils vont se mettre à jouer avec leurs outils. Le mécanicien, par exemple, va découvrir que sa machine est subitement incapable de fonctionner. On n'irait pas jusqu'à dire qu'il va mettre sa machine en pièces afin d'en faire un jeu, mais il va s'acharner sur elle avec une agitation continuelle. L'agent comptable, peu adapté à son entreprise et incapable de contrôler les outils directement liés à son emploi, va commencer à jouer avec ses propres chiffres et ne va pas obtenir des bilans équilibrés. Sa calculatrice va tomber en panne, ses feuilles vont s'égarer et d'autres incidents encore qui ne devraient jamais se produire, vont arriver sous son nez ; par contre, s'il était en bon état et apte à jouer le vrai jeu qui consiste à tenir au net les comptes des autres dans l'entreprise, il serait efficace.

On pourrait donc définir l'efficacité comme la capacité de jouer le jeu à portée de la main ; et on pourrait définir l'inefficacité comme l'incapacité de jouer le jeu à sa portée, doublée de la nécessité d'inventer des jeux à partir d'éléments que l'on devrait en fait pouvoir aisément contrôler.

Cela a l'air presque trop simple, mais malheureusement pour les grands professeurs qui s'évertuent à compliquer les choses, c'est vraiment aussi simple que cela. Bien sûr qu'il y a de nombreuses façons pour les hommes de devenir trop aberrés. Mais ce n'est pas là le sujet de ce livre qui est consacré au travail.

En comprenant qu'*il faut* que la vie soit un jeu, on se rend compte par là même qu'il y a une limite au domaine que l'on peut contrôler tout en gardant un intérêt pour la vie. C'est surtout l'imprévisible qui éveille l'intérêt. Le contrôle est important ; le non-contrôle est toutefois encore plus important. Pour effectivement manier une machine à la perfection, il faut *accepter volontiers* de la contrôler ou de ne pas la contrôler. Quand le contrôle devient obsessionnel, on finit par y trouver à redire. Nous sommes tous troublés par l'individu qui se doit de contrôler coûte que coûte tout ce qui se passe sous ses yeux ; cet individu est la raison même pour laquelle nous avons commencé à prendre le contrôle en grippe. Il peut paraître bizarre de dire que le non-contrôle doit lui aussi être sous contrôle, mais au fond, c'est vrai. Il faut *accepter volontiers* de laisser certaines parties du monde sans contrôle. Si l'on n'y arrive pas, on dégringole rapidement en bas de l'échelle pour se retrouver dans une situation où l'on tente de contrôler obsessionnellement des choses que l'on ne sera jamais capable de contrôler, et c'est ainsi que l'on se rend malheureux. Puis on commence à mettre en doute sa capacité de contrôler les choses qu'en fait on devrait être en mesure de contrôler, de sorte qu'à la longue on perd sa capacité de contrôler quoi que ce soit. Voilà, en somme, ce que nous appelons en Scientologie la spirale descendante du contrôle.

Il existe des facteurs mentaux, dont nous ne discuterons pas ici, qui tendent à faire accumuler les échecs dans le contrôle jusqu'au moment où l'on n'a plus confiance dans sa capacité de contrôler. La vérité dans l'histoire est qu'un individu désire effectivement avoir quelque aspect de la vie hors de contrôle. Lorsque cet aspect de la vie lui fait suffisamment de mal, il se résigne à la nécessité de le contrôler, et se rend plus ou moins malheureux s'il ne parvient jamais à le faire.

Un jeu se compose de libertés, de barrières et de buts. Il se compose également de contrôle et de non-contrôle.

Dans un jeu, *il faut* que l'adversaire soit un facteur incontrôlé. Sinon on connaîtrait exactement le déroulement et le dénouement du jeu, et ce ne serait plus du tout un jeu.

Si une équipe de rugby pouvait totalement contrôler l'autre équipe, il n'y aurait pas de partie de rugby. Il n'y aurait pas de compétition. Il n'y aurait ni joie ni plaisir à jouer cette partie de rugby. Or, si un joueur de rugby a reçu une blessure grave au cours d'un match, le rugby *lui* offre désormais un nouveau facteur d'ignorance. Cette blessure se loge dans ce que nous appelons le « mental réactif », qui est inaperçu et qui marche tout le temps. On fonctionne normalement à partir de ce que nous appelons le « mental analytique », qui nous est totalement connu. Tout ce que nous avons oublié, les moments d'inconscience et de douleur sont enfermés comme sous clef dans le mental réactif, où ils sont désormais en mesure de *réagir* sur l'individu de manière à l'empêcher de faire une chose qui a été autrefois dangereuse. Bien qu'il s'agisse là d'un domaine plutôt technique, il faut pourtant comprendre que le passé d'une personne tend à s'accumuler et à la rendre victime dans l'avenir. Ainsi, quand il jouera, le joueur de rugby sera susceptible *d'être restimulé* ou de *réagir* à cause de la vieille blessure reçue dans un match de rugby, si bien qu'il jouera au rugby avec moins d'entrain et de bonne humeur. Il commencera à s'inquiéter. Il se rembrunira lorsqu'il sera question de rugby, ce qui se traduira par un effort pour contrôler activement les joueurs de l'équipe adverse afin que ces derniers ne le blessent pas à nouveau.

Un coureur motocycliste célèbre est blessé en pleine course. Quinze jours plus tard, dans une autre course, on le voit abandonner au cinquième tour sans blessure ni incident et se diriger vers le stand. Il agit ainsi juste après l'embarquée d'une autre moto dans sa direction, car il s'est tout d'un coup rendu compte qu'il était incapable de contrôler cette moto-là. Il s'est alors senti incapable de contrôler sa propre moto et n'a compris qu'une seule chose : il fallait qu'il se retire de la course. Tout comme ce coureur qui a abandonné la course, nous avons tous, à un moment ou à un autre, délaissé des secteurs de la vie.

Or, jusqu'au moment de l'accident, le coureur motocycliste avait parfaitement accepté de ne contrôler aucune moto sur la piste en dehors de la sienne. Il ne se souciait pas des autres motos puisqu'elles ne l'avaient jamais blessé et que les courses motocyclistes ne constituaient encore pour lui qu'un jeu. Cependant, au cours de l'accident, il y a eu un moment où il cherchait à contrôler une autre moto que la sienne et un autre coureur. Il a échoué dans cet effort. Il y a donc dans son « mental réactif » une véritable image mentale contenant son échec à contrôler une moto. Par conséquent, il sera moins compétent dans les courses futures. Il a peur de sa propre machine ; il l'a identifiée à celle de quelqu'un d'autre. C'est un échec de contrôle.

Pour que cet homme redevienne un bon coureur motocycliste, il faudrait qu'il retrouve son attitude désinvolte à l'égard du contrôle des autres machines et coureurs sur la piste, et qu'il regagne sa capacité personnelle de contrôler sa propre machine. Pourrait-il y arriver, il redeviendrait un coureur motocycliste audacieux, efficace et triomphant, faisant preuve d'une grande compétence. Seul un praticien de la Scientologie pourrait lui faire retrouver cette condition — et ceci vraisemblablement en très peu d'heures. Cependant, ce livre n'est pas un manuel qui explique comment supprimer des maux du passé, mais développe plutôt les raisons pour lesquelles les hommes perdent leur compétence à manier les outils directement liés à leur métier. Ces hommes ont tenté de ne pas exercer de contrôle sur le monde environnant jusqu'au moment où le monde environnant leur a fait du mal. Ils ont alors eu l'idée qu'ils auraient dû contrôler davantage que leurs propres emplois. N'ayant pas réussi à contrôler davantage, ils ont été aussitôt convaincus qu'ils étaient incapables de contrôler quelque chose. C'est quelque chose de tout à fait différent que de laisser des choses sans contrôle. Et la capacité de contrôler les choses et la capacité de laisser les choses sans contrôle sont nécessaires à une vie réussie et à un travail bien fait. La conviction qu'on ne peut pas contrôler quelque chose est une tout autre affaire.

Le sentiment de confiance en soi et de compétence provient à vrai dire de l'aptitude à contrôler ou à laisser sans contrôle les divers objets et les différentes personnes de son entourage. Quand on devient obsédé par la nécessité de contrôler quelque chose qui est pourtant hors de sa zone de contrôle, on est désabusé de son aptitude à contrôler les choses toutes proches. Une personne finit par sombrer dans un tel état d'esprit qu'elle ne peut plus faire attention à son propre travail, étant seulement capable de s'avancer vers le milieu extérieur pour chercher, avec ou sans succès, à arrêter, mettre en route ou changer des choses qui en réalité n'ont pas grand-chose à voir avec son propre travail. D'où les fauteurs de troubles, les travailleurs inefficaces, et autres individus condamnés à échouer. Ils vont échouer parce qu'ils ont déjà échoué à un moment donné du passé.

La situation est un peu moins désespérée qu'elle n'en a l'air parce que seules une véritable blessure physique et une grande contrainte peuvent donner à un individu le sentiment qu'il est incapable de contrôler des choses. Ce n'est pas le maniement quotidien de machines qui détériore la capacité de travailler ou de s'occuper de la vie. Ce n'est pas vrai que l'aptitude à agir s'use avec l'âge et la fatigue. Ce qui est vrai, c'est qu'une personne est blessée en un moment bref et soudain, que cette blessure l'accompagne désormais à son travail, et qu'elle est la cause de son déclin. L'extraction de la blessure lui permet de retrouver une aptitude à contrôler ce qui l'entoure.

L'étude du travail dans son ensemble nous amène donc à apprécier la valeur du non-contrôle. L'ouvrier mécanicien qui fait un bon travail doit pouvoir être détendu à l'égard de sa machine. Il doit pouvoir la laisser marcher ou ne pas la laisser marcher, la mettre en route ou ne pas la mettre en route, l'arrêter ou ne pas l'arrêter. S'il peut faire tout cela avec confiance et l'esprit tranquille, il peut alors manier cette machine, et on va découvrir qu'avec lui la machine marchera bien.

Admettons maintenant que la machine en question lui fasse un mauvais coup : qu'il se blesse la main, qu'un autre ouvrier le bouscule au mauvais moment, qu'un outil qu'on lui a donné soit défectueux et vole un éclat. Une véritable douleur physique fait ainsi son entrée

en scène. L'ouvrier va avoir tendance d'abord à s'éloigner de la machine, puis à se concentrer sur la machine plus laborieusement qu'il ne le faut. Il n'accepte plus de la laisser sans contrôle. Lorsqu'il travaille à cette machine, *il faut qu'il la contrôle*. Maintenant qu'il a fait entrer une contrainte dans cette situation et que cela l'inquiète, on peut être à peu près certain que la machine va à nouveau lui faire du mal. Et le voici qui écope donc d'une seconde blessure, qui suscite en lui une impulsion accrue à contrôler la machine. Aux instants de blessures, voyez-vous, la machine était hors de contrôle. Bien que cet état de hors-de-contrôle soit une condition de jeu, il n'est ni bienvenu ni désiré par l'ouvrier mécanicien en question. A la longue, il finira sûrement par considérer cette machine comme une espèce de démon. Il la fera marcher toute la journée, et la nuit, pendant son sommeil, il la fera pour ainsi dire encore marcher. Il consacrera ses week-ends et ses vacances à faire encore et encore tourner cette machine. Viendra un jour où il ne pourra plus supporter de la voir, reculant devant l'idée d'avoir à la faire marcher un seul instant de plus.

Ce tableau est rendu un peu plus complexe par le fait que ce n'est pas toujours la blessure occasionnée par sa propre machine qui provoque chez lui ce sentiment d'inquiétude à l'égard des machines. Un homme qui reprend son travail de mécanicien après avoir été victime d'un accident de la route, pourrait bien être très angoissé à propos des machines en général. Il commence à identifier sa propre machine à d'autres, et toutes les machines se réduisent à une seule et même machine, celle qui lui a fait du mal.

D'autres conditions entrent en ligne de compte pour les emplois physiquement moins fatigants. Un employé de bureau, par exemple, peut se trouver dans une situation où il est malade pour des raisons extérieures à son travail mais où il est cependant obligé de travailler, malade ou non, parce qu'il n'a pas beaucoup de congés. Les outils liés à son propre travail, ses fichiers, ses stylos, ses cahiers, ou la pièce sont identifiés à sa sensation d'être malade, tant et si bien qu'il pense que ces outils aussi lui ont porté des coups. Par conséquent, il devient obsédé dans son contrôle de ses outils et, tout comme l'ouvrier mécanicien, il décline dans son aptitude à les contrôler. Quoique ces outils ne l'aient pas réellement blessé, il les associe au fait d'être blessé. Autrement dit, il identifie sa propre maladie à l'emploi qu'il exerce. C'est ainsi que même un employé de bureau dont les outils de travail ne présentent pas de danger spécial, peut être perturbé par ses outils, peut d'abord exercer sur eux un contrôle énorme et obsessionnel, et finir par en abandonner le contrôle, pensant qu'il préférerait être battu que d'avoir à travailler un instant de plus dans son domaine.

Un des moyens pour quelqu'un de surmonter une telle condition consiste tout simplement à toucher ou à manier les divers outils liés à son métier et l'environnement de travail. Si un homme faisait le tour du bureau dans lequel il travaille depuis des années, pour toucher les murs, les appuis de fenêtres et l'équipement de tables et de chaises, en palpant soigneusement chaque objet et en le localisant attentivement par rapport aux murs et aux autres objets de la pièce, il se sentirait beaucoup plus à l'aise vis-à-vis de la pièce tout entière. Essentiellement, il se déplacerait d'un moment dans le temps où il était malade ou blessé, jusqu'au temps présent. La maxime qui se dégage ici est qu'il faut faire son travail dans le temps présent. Il ne faut pas continuer à travailler, coincé dans des moments du passé où l'on a été blessé.

Si le fait de connaître les outils de son métier, ou de les toucher et découvrir avec exactitude leur position et leur état est si salutaire, quel pourrait bien être le mécanisme

agissant ici ? Nous garderons pour plus tard dans ce livre quelques exercices destinés à réhabiliter l'aptitude à travailler, et nous allons maintenant examiner ce nouveau facteur.

L’AFFINITÉ, LA RÉALITÉ ET LA COMMUNICATION

Trois facteurs sont en Scientologie d’une importance capitale pour manier la vie. Ces trois facteurs apportent des réponses aux questions suivantes : comment dois-je parler aux gens ? Comment puis-je vendre des choses aux gens ? Comment puis-je présenter de nouvelles idées aux gens ? Comment puis-je découvrir à quoi pensent les gens ? Comment puis-je mieux manier mon travail ?

En Scientologie, ces trois facteurs portent le nom de triangle d’A-R-C. On l’appelle triangle parce que ses trois points sont reliés. Le premier de ces points est l’Affinité ; le second est la Réalité ; et le troisième, le plus important, est la Communication.

Par Affinité, on entend la réponse émotionnelle, le sentiment d’affection ou son absence, l’émotion ou la mésémotion rattachée à la vie. Par Réalité, on entend les objets solides, les choses *réelles* de la vie. Par Communication, on entend un échange d’idées entre deux terminaux. Sans affinité, il n’y a ni réalité ni communication ; sans réalité, il n’y a ni affinité ni communication ; sans communication, il n’y a ni affinité ni réalité. Ces affirmations ont beau être très générales, elles n’en sont pas moins précieuses et véridiques.

Avez-vous jamais essayé de parler à un homme en colère ? La communication d’un homme en colère se fait à un niveau de mésémotion qui rebute tout terminal éventuel. Son niveau de communication est par conséquent très bas quoique très bruyant. Il tente de détruire quelque chose ou quelque terminal, et sa réalité est par conséquent appauvrie. Il y a de grandes chances pour que ce qui apparemment le met en colère ne soit pas ce qui l’irrite effectivement. Un homme emporté ne dit pas toujours la vérité. On pourrait donc dire que sa réalité est faible, même sur le sujet à propos duquel il tente de s’exprimer.

Il faut qu’il y ait une bonne affinité (c’est-à-dire de l’affection) entre deux personnes avant qu’elles deviennent très réelles l’une pour l’autre (et dans ce cas, il faut que la réalité soit employée graduellement, certaines choses étant plus réelles que d’autres). Il faut qu’il y ait une bonne affinité entre deux personnes avant qu’elles puissent s’entretenir avec véracité ou confiance. Avant que deux personnes puissent être réelles l’une pour l’autre, il faut qu’il y ait quelque communication entre elles. Il faut au moins qu’elles se voient, ce qui en soi constitue une forme de communication. Avant que deux personnes puissent ressentir de l’affinité l’une pour l’autre, il faut qu’elles soient, dans une certaine mesure, réelles.

Ces trois termes sont interdépendants de sorte que lorsque l’un d’entre eux fléchit, les deux autres chutent aussi. Lorsque l’un s’élève, les deux autres montent aussi. Il suffit d’améliorer un seul des angles de ce triangle si précieux en Scientologie pour améliorer les deux angles restants. Il suffit d’améliorer deux angles du triangle pour améliorer le troisième.

Pour vous donner une idée de l’application pratique de ce triangle, voici l’exemple d’une jeune fille qui s’était enfuie de chez elle et que ses parents refusaient de contacter. Cette jeune fille, qui était employée de bureau, se sentait fort découragée et faisait un très mauvais travail. Son chef de service a attiré l’attention d’un scientologue sur elle, et ce dernier a eu une

entrevue avec la jeune fille au cours de laquelle il a découvert que ses parents étaient très en colère contre elle au point de ne plus vouloir communiquer du tout. Ils avaient été si bouleversés par son refus (en réalité son incapacité) de poursuivre la carrière de pianiste de concert à laquelle ils l'avaient destinée en payant ses études à grands frais, qu'ils « s'en étaient lavé les mains », et leur contrariété l'avait obligée à s'enfuir vers une ville lointaine. Depuis lors ses parents n'avaient pas communiqué avec elle, mais ils avaient parlé d'elle en termes très amers à des personnes qu'elle avait connues dans leur quartier. Dans cet état d'esprit, puisqu'elle était toujours très attachée à ses parents et désireuse de s'entendre le mieux possible avec eux, elle était incapable de travailler. Ses défaillances au travail obstruaient les lignes de communication dans son propre bureau. Autrement dit, son affinité était très basse, et sa réalité des choses l'était également, puisqu'elle était pour ainsi dire ailleurs le plus clair du temps, et de ce fait, les lignes de communication qui passaient par elle s'avéraient également basses, parvenant à bloquer d'autres lignes de communication dans le bureau, jusqu'au jour où cette affaire est devenue d'un grand intérêt pour le chef de service. Ordinairement dans le monde du travail, un chef de service l'aurait licenciée pour embaucher une autre fille à sa place. Mais il était difficile à l'époque de trouver du personnel, et ce chef de service savait s'y prendre à la moderne : il a fait venir un scientologue.

Connaissant bien le triangle d'A-R-C, le scientologue a entrepris une action très ordinaire (aux yeux d'un scientologue) qui, aux dires de la jeune fille, a réussi comme par enchantement. Il lui a ordonné d'écrire à ses parents — elle devait écrire, qu'ils répondent ou non — et elle l'a fait. Naturellement, ses parents n'ont pas répondu. Pourquoi ? Eh bien, leur fille, qui leur avait désobéi et qui était maintenant hors de leur contrôle, n'était apparemment plus en contact avec eux. Les parents ne la considéraient pas comme réelle. Pour eux, elle n'existait pas vraiment. En effet, ils se l'étaient dit. Ils s'étaient bel et bien efforcés de la rayer de leur vie, puisqu'elle les avait tant déçus. Ils ne ressentaient donc plus aucune émotion à son sujet, à l'exception peut-être d'une sorte d'apathie. Ils avaient été incapables de la contrôler, et ils étaient donc apathiques à son sujet, puisqu'ils n'avaient pas réussi à la contrôler. Arrivés à ce stade, les parents étaient plongés dans une morne apathie à l'égard de leur fille au point qu'elle n'était plus du tout réelle à leurs yeux. En fait, étant donné qu'ils lui avaient fait entreprendre une carrière qu'elle n'était pas en mesure de mener à bien, leur fille ne devait pas avoir été très réelle pour eux dès le début, car cette carrière était sans aucun doute au-delà des aptitudes de la jeune fille. Bref, le scientologue lui a fait rédiger une lettre qui, selon l'expression scientologique, ne parlait que du « beau temps et des petits oiseaux ». La jeune fille leur expliquait qu'elle travaillait dans une autre ville, qu'il y faisait beau, que ça marchait ; elle espérait que, de leur côté, tous deux allaient bien et elle les embrassait bien fort. La lettre évitait soigneusement toute allusion aux problèmes ou activités qu'elle avait eus juste avant son départ de chez elle. Le A de la lettre, l'affinité, était très élevé ; le C était présent. Ce que tentait de faire le scientologue, c'était d'établir le R, la réalité : la réalité de la situation qui était que la jeune fille se trouvait dans une autre ville, ainsi que la réalité factuelle qu'elle existait dans le monde. Il savait qu'elle était suffisamment attachée à ses parents pour ne pas être réelle à ses propres yeux si les parents ne la considéraient pas comme réelle. Bien entendu, ils n'ont pas répondu à cette première lettre, mais le scientologue a fait en sorte que la jeune fille écrive à nouveau.

Après quatre lettres qui contenaient toutes plus ou moins les mêmes choses et ne tenaient nullement compte du fait qu'il n'y avait pas eu de réponse, la mère a subitement adressé une lettre à sa fille dans laquelle elle se fâchait non contre sa fille, mais contre une de ses vieilles copines. Le scientologue a instruit et freiné la jeune fille, l'empêchant d'éclater en répondant sur cette ligne de communication ; il l'a encouragée à rédiger une lettre étonnée et agréable dans laquelle elle exprimait son bonheur d'avoir eu des nouvelles de sa mère. Deux lettres ont fait suite à la sienne, l'une du père et l'autre de la mère, toutes deux pleines d'affection et de l'espoir que leur fille allait bien. La jeune fille y a répondu avec une joie évidente, mais aurait donné dans la propitiation³ si le scientologue le lui avait permis. Au lieu de cela, elle a renvoyé à chacun d'eux une lettre heureuse, ce qui a occasionné l'arrivée de deux nouvelles lettres qui félicitaient la jeune fille d'avoir trouvé un emploi et d'avoir découvert une source d'intérêt dans la vie, et qui lui demandaient où ils devaient envoyer ses vêtements, y ajoutant d'ailleurs un petit mandat pour l'aider à joindre les deux bouts dans la ville où elle se trouvait. Les parents commençaient déjà à faire des projets pour la nouvelle carrière de leur fille, la sténographie, qui concordait avec ce que leur fille était capable de faire dans la vie.

Bien entendu, le scientologue savait exactement ce qui allait se produire. Il savait que leur affinité et leur réalité s'élèveraient, et que la réalité, l'affinité et la communication de la jeune fille s'élèveraient au bureau dès qu'on aurait remédié à cette situation. Il y a remédié par la communication dans laquelle la jeune fille exprimait de l'affinité, ce qui a, comme toujours, provoqué une réaction. La qualité du travail de la jeune fille est devenue satisfaisante, elle s'est mise à faire des progrès, et étant donné que son sens de la réalité était maintenant suffisamment grand, elle est effectivement devenue une employée de bureau de grande valeur.

La raison pour laquelle le triangle d'A-R-C est probablement passé si longtemps inaperçu est qu'une personne dans l'apathie monte en passant par divers tons. Ceux-ci sont très réguliers, se suivant dans l'ordre, et une personne monte en les traversant *toujours* l'un après l'autre. Ce sont les tons de l'affinité, et l'échelle des tons en Dianétique et en Scientologie est probablement le meilleur moyen possible de prévoir ce qui va avoir lieu ensuite ou ce qu'une personne va effectivement faire.

L'échelle des tons débute bien au-dessous de l'apathie. Cela veut dire qu'une personne ne ressent aucune émotion pour un sujet donné. L'attitude des Américains à l'égard de la bombe atomique en est un exemple : ce qui aurait vraiment dû les concerner se trouvait tellement au delà de leur capacité de contrôle et contenait une telle possibilité de mettre fin à leur existence, qu'ils étaient plongés dans un état inférieur à l'apathie à ce sujet. En effet, ils ne s'apercevaient même pas que c'était un problème important. Il a fallu travailler quelque temps avec des Américains traités sur ce sujet spécifique avant qu'ils commencent à se sentir apathiques à propos de la bombe atomique. Cela constituait en réalité une amélioration par rapport au sentiment de n'avoir aucune émotion que ce soit concernant ce sujet qui aurait dû les toucher intimement. Autrement dit, les gens se trouvent vraiment à un point bien inférieur à l'apathie concernant bien des sujets et bien des problèmes. C'est là que débute l'échelle des tons, dans une nullité totale, éteinte, bien inférieure à la mort elle-même. En s'élevant vers des tons meilleurs, on rencontre successivement les niveaux de la mort du corps, l'apathie, le

³

propitiation : acte de rendre propice; fait d'apaiser ou de se concilier les faveurs de quelqu'un que l'on a offensé.

chagrin, la peur, la colère, l'antagonisme, l'ennui, l'enthousiasme et la sérénité. Il y a beaucoup de petits arrêts entre ces tons, mais pour savoir quelque chose des êtres humains, il faut à tout prix connaître ces émotions-là. Lorsque le ton d'une personne qui se trouve en apathie s'améliore, elle éprouve du chagrin. Une personne en chagrin dont le ton s'améliore éprouve de la peur. Une personne dans la peur dont le ton s'améliore éprouve de la colère. Une personne en colère dont le ton s'améliore éprouve de l'antagonisme. Une personne dans l'antagonisme dont le ton s'améliore éprouve de l'ennui. Lorsque le ton d'une personne dans l'ennui s'améliore, elle est enthousiaste. Lorsque le ton d'une personne enthousiaste s'améliore, elle éprouve de la sérénité. En fait, le niveau inférieur à l'apathie est si bas qu'il constitue un état d'esprit de non-affinité, de non-émotion, de non-problème et de non-effet pour des choses qui sont bel et bien d'une importance capitale.

La zone inférieure à l'apathie est une zone sans douleur, sans intérêt, sans état d'être et sans rien d'autre qui importe à quiconque, mais c'est une zone de grand danger car on s'y trouve au-dessous du niveau où l'on est capable de répondre à quoi que ce soit, et de ce fait on pourrait tout perdre sans même apparemment s'en rendre compte. Un travailleur en très mauvais état et qui constitue en fait un danger pour son organisation, risque de ne pouvoir éprouver aucune douleur ou émotion pour quelque sujet que ce soit. Il se trouve en dessous de l'apathie. On a vu des ouvriers se blesser la main sans rien y voir de sérieux et continuer à travailler en dépit de leur grave blessure. Les personnes qui travaillent dans les dispensaires des zones industrielles sont parfois fort étonnées de découvrir le peu de cas que font certains ouvriers de leurs propres blessures. C'est un fait désagréable à constater que les gens qui ne font pas attention à leurs propres blessures et qui ne ressentent même pas la douleur provenant de ces blessures, ne sont pas et ne seront jamais, à moins qu'un scientologue s'en occupe, des gens efficaces. Ce sont des dangers ambulants. Ils ne réagissent pas convenablement. Si une personne de cette espèce fait marcher une grue, que celle-ci échappe soudain à son contrôle et menace de lâcher son chargement sur un groupe d'hommes, le grutier sous-apathique laissera tout bonnement la grue larguer son chargement. Autrement dit, c'est un assassin en puissance. Il ne peut rien arrêter, rien changer, rien mettre en route, et pourtant, en se fondant sur des réflexes automatiques, il arrive parfois à garder un travail. Mais dès qu'il devra faire face à une urgence véritable, il ne réagira vraisemblablement pas correctement et des accidents s'ensuivront. Les accidents qui arrivent dans l'industrie proviennent de ces gens qui se trouvent dans la gamme émotionnelle au-dessous de l'apathie. On constatera que les graves erreurs qui sont faites dans les bureaux d'affaires et qui coûtent aux entreprises beaucoup d'argent, du temps perdu et des difficultés dans le personnel, proviennent uniformément de ces gens sous-apathiques. Aussi ne croyez pas qu'un de ces états où l'on est incapable d'éprouver quoi que ce soit, où l'on est stupide, où l'on ne ressent ni douleur ni joie, soit d'une utilité quelconque pour quiconque, car il n'en est rien. Une personne dans cet état ne peut pas contrôler les choses, n'est pas en fait suffisamment *présente* pour être contrôlée par quelqu'un d'autre, et agit de façon bizarre et imprévisible.

De même qu'elle peut être chroniquement plongée dans la sous-apathie, une personne peut tout aussi bien se trouver en apathie, ce qui est déjà bien assez dangereux mais qui est du moins exprimé. Ce n'est que lorsqu'une personne monte au niveau de l'apathie que le triangle d'A-R-C commence à se manifester et à devenir visible. On s'attend à une communication qui vient de la personne elle-même et non de quelque circuit ou d'un modèle de comportement

inculqué. Les gens peuvent être chroniquement dans le chagrin, chroniquement dans la peur, chroniquement en colère, ou en antagonisme, ou dans l'ennui, ou peuvent à vrai dire être « coincés dans l'enthousiasme ». Une personne vraiment capable est d'ordinaire relativement sereine. Elle peut néanmoins exprimer d'autres émotions. Ce serait une erreur de croire que la sérénité totale soit d'une valeur réelle. Quand on ne peut pas pleurer dans une situation qui exige des larmes, on n'a pas pour ton chronique la sérénité. Cette sous-apathie peut être facilement confondue avec la sérénité, mais il est évident que seul l'observateur très peu entraîné s'y trompe. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la condition physique de la personne pour faire la différence. Les gens plongés dans la sous-apathie ont d'ordinaire une mauvaise santé.

Tout comme la gamme de l'échelle des tons que nous avons pour traiter du sujet de l'affinité, nous avons aussi une échelle qui s'applique à la communication. A chacune des émotions correspond un niveau de communication. Dans la sous-apathie, l'individu réel ne communique pas du tout. C'est quelque réaction sociale, quelque modèle de comportement inculqué ou, comme on dit, quelque « circuit » qui communique, alors que la personne elle-même ne semble pas être présente et n'est pas réellement en train de parler. Ses communications sont donc parfois bizarres, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle fait et dit tout à contre-sens et à contretemps. Naturellement, lorsqu'une personne est coincée dans une bande de l'échelle des tons, que ce soit la sous-apathie, l'apathie, le chagrin, la peur, la colère, l'antagonisme, l'ennui, l'enthousiasme ou la sérénité, elle émet ses communications sur ce ton émotionnel. Une personne qui se met toujours en colère pour une raison ou une autre, est coincée dans la colère. Cette personne n'est pas aussi mal en point que telle autre qui est en sous-apathie, mais elle n'en est pas moins dangereuse pour son entourage parce qu'elle va créer des difficultés et puisqu'une personne en colère n'a pas un bon contrôle des choses. La communication des gens aux divers niveaux de l'échelle des tons présente des caractéristiques bien fascinantes. Les gens tiennent des propos et manient la communication d'une manière distincte et caractéristique à chacun des différents niveaux de l'échelle des tons.

Tout comme pour l'affinité et la communication, il y a un niveau de réalité qui correspond à chacun des niveaux d'affinité. La réalité est un sujet extrêmement passionnant puisqu'il traite surtout de solides relatifs. Autrement dit, la solidité des choses et le niveau émotionnel des gens sont en rapport direct. Les gens qui sont en bas de l'échelle des tons ne peuvent pas tolérer les solides ; ils ne peuvent pas tolérer un objet solide. Cet objet n'est pas réel pour eux, il est mince ou manque de poids. Au fur et à mesure qu'ils montent l'échelle, le même objet devient pour eux de plus en plus solide jusqu'à ce qu'ils puissent enfin le voir à son véritable niveau de solidité. En d'autres termes, ces gens ont une réaction à la masse qui est bien déterminée selon les différents points de l'échelle. Les choses peuvent leur paraître lumineuses ou très, très ternes. Si l'on pouvait regarder le monde avec les yeux de la personne en sous-apathie, on verrait en effet un monde aqueux et peu épais, un monde de rêve, flou et irréel. Avec les yeux d'un homme en colère, on verrait un monde d'une solidité menaçante, où tous les solides s'imposeraient par leur brutalité sans être toutefois suffisamment solides, réels ou visibles pour la personne en bon état. Une personne dans la sérénité peut voir les solides tels quels, avec la luminosité qu'ils ont, et peut tolérer sans réagir une lourdeur ou une solidité énorme. C'est dire qu'en montant l'échelle des tons du plus bas au plus haut niveau, on découvre que les choses deviennent de plus en plus solides et de plus en plus réelles.

L'affinité est le plus étroitement liée à l'espace. Effectivement, on pourrait définir l'affinité comme la « considération de distance », étant donné que des terminaux qui sont éloignés ou rapprochés ont des réactions d'affinité différentes. La réalité, comme nous l'avons vu, est le plus étroitement liée aux solides. La communication consiste en un flux d'idées ou de particules à travers l'espace qui se trouve entre des solides.

Bien que ces définitions puissent sembler très élémentaires et bien qu'elles ne puissent pas satisfaire un professeur de grande école, elles vont en fait beaucoup plus loin et renferment le domaine d'activité entier dudit professeur de grande école. Les vérités n'ont pas besoin d'être compliquées.

Comme on l'a longuement décrit et approfondi en Scientologie, il y a de nombreuses corrélations entre espaces et solides, et idées ou particules, puisqu'ils constituent les éléments les plus intimes du vivre et qu'ils composent l'univers qui nous entoure. Mais l'essentiel à savoir concernant l'A-R-C, c'est tout simplement qu'il y a le ton émotionnel qui est affinité, la présence des choses qui est réalité, et la relative aptitude à communiquer à propos d'elles.

Les hommes qui peuvent faire des choses ont une grande affinité ainsi qu'une grande réalité, et sont très capables pour ce qui est de la communication. Si vous désirez mesurer leurs diverses aptitudes, vous devez approfondir votre étude du sujet. Un livre entier, *La Science de la Survie*⁴, a été consacré à ce triangle.

Comment donc parleriez-vous à un homme ? Vous ne pourriez pas lui parler de façon satisfaisante si vous étiez vous-même dans un état de sous-apathie. En fait, vous ne lui parleriez pas du tout. Il vous faudrait avoir un peu plus d'affinité que cela pour discuter avec quelqu'un. Votre capacité de parler à un homme donné est fonction de votre réaction émotionnelle à cet homme. Chacun a des réactions émotionnelles différentes vis-à-vis des diverses personnes qui l'entourent. Etant donné que, dans la communication, il s'agit toujours de deux terminaux, c'est-à-dire de deux personnes, on peut voir que l'un doit être quelque peu réel pour l'autre. Il est certain que si l'on se moque complètement des autres, on aura beaucoup de mal à leur parler. Pour parler à un homme, il faudrait donc trouver quelque chose à aimer chez lui et discuter d'une chose avec laquelle il peut être d'accord. C'est là qu'échouent la plupart des idées nouvelles : on n'est pas en train de discuter de sujets avec lesquels l'autre personne a le moindre point d'accord.

Ceci nous amène à un dernier facteur concernant la réalité. Ce avec quoi nous sommes d'accord a tendance à être plus réel que ce avec quoi nous ne sommes pas d'accord. Il y a une coordination bien établie entre l'accord et la réalité. Sont réelles les choses qui par notre accord sont réelles. Les choses qui par notre accord ne sont pas réelles, ne le sont pas. Nous avons fort peu de réalité sur les choses à propos desquelles nous ne sommes pas d'accord. Une expérience fondée sur cette idée consisterait en une discussion, même joviale, entre deux hommes, au sujet d'un troisième qui serait présent. Les deux hommes tombent d'accord sur quelque chose dont le troisième ne saurait convenir. Le troisième va avoir une chute de ton émotionnel au point de devenir moins réel aux yeux des deux autres qui sont en train de discuter de lui.

⁴ *La Science de la Survie* par L. Ron Hubbard. Y est inclus le *Tableau d'Evaluation Humaine* qui donne des informations spécifiques de chaque niveau de ton.

Comment donc parler à un homme ? Vous établissez la réalité en trouvant une chose avec laquelle vous êtes tous deux d'accord. Puis, sachant qu'il existe quelque chose que vous pouvez aimer chez lui, vous tentez de maintenir un niveau d'affinité aussi élevé que possible. Et c'est alors que vous pouvez parler avec lui. Si vous n'avez pas réuni les deux premières conditions, il est à peu près certain que la troisième ne sera pas présente non plus, ce qui revient à dire que vous n'arriverez pas à lui parler facilement.

En vous servant du triangle d'A-R-C, vous devriez vous rendre compte qu'une fois de plus une personne franchit les tons émotionnels l'un après l'autre lorsque la communication commence à se développer. Autrement dit, une personne qui était totalement apathique envers nous risque en montant de se mettre en colère contre nous à un moment donné. Si la personne parvient tout simplement à persévérer pendant qu'elle traverse cette colère, elle va atteindre l'antagonisme, puis l'ennui et enfin l'enthousiasme, avec un niveau de communication où la compréhension est parfaite. Les mariages se défont tout simplement à cause d'un échec de communication, d'un échec de réalité et d'affinité. Lorsque la communication commence à échouer, l'affinité commence à baisser. Les gens ont alors des secrets l'un vis-à-vis de l'autre, et l'affinité s'effondre complètement.

De même, dans un bureau ou dans une entreprise, il est très facile d'identifier les personnes dont les actes nuisent aux intérêts de la firme, puisqu'elles cessent progressivement ou parfois même précipitamment, de communiquer avec l'entreprise. Le ton émotionnel qu'elles manifestent envers leurs supérieurs et envers leur entourage commence à baisser, et finalement s'effondre complètement.

On peut donc constater que le triangle d'A-R-C est étroitement lié à la capacité de contrôler et à celle de laisser sans contrôle. Lorsqu'un individu tente de contrôler quelque chose sans y réussir, il éprouve de l'antipathie pour cette chose. Autrement dit, il n'a pas eu raison, mais tort. Son intention a échoué et s'est pour ainsi dire retournée contre lui. De ce fait, au fur et à mesure qu'il tente de contrôler des choses sans y réussir, il va probablement descendre l'échelle des tons à propos de ces choses. Par conséquent, l'individu qui a été trahi par ses outils de travail tend à les traiter avec un niveau d'affinité en baisse. Il éprouve à leur égard de l'ennui, de l'antagonisme, de la colère (à ce stade, les machines commencent à tomber en panne), et finalement il a peur de ses outils, s'en attriste, devient apathique à leur propos et ne s'en soucie plus du tout. A ce stade-là, il ne peut très certainement plus s'en servir. A la vérité, au-dessous du niveau de l'ennui, l'individu a une capacité de se servir de ses outils de travail uniformément réduite.

Comment pourrait-on, sachant cela, améliorer son aptitude à contrôler ses outils de travail sans même aller voir un scientologue ? Bien entendu, si un scientologue se chargeait de la situation, il pourrait faire recouvrer intégralement le contrôle des outils, d'un domaine ou de la vie ; mais à défaut de cela comment pourrait-on manier avec simplicité les éléments précis avec lesquels on est à l'heure actuelle en contact direct ?

En se servant de l'A-R-C, on pourrait recouvrer dans une certaine mesure à la fois son contrôle des outils et son enthousiasme pour le travail. On y arriverait en communiquant et en découvrant qu'on accepte volontiers que ses outils et les gens dans son entourage soient réels ou solides. Un individu pourrait récupérer son aptitude à manier ses outils proches simplement en les touchant et en les lâchant tour à tour. Cela pourrait paraître plutôt inutile, et

il risque d'atteindre le niveau de l'ennui et d'être ennuyé par le procédé. La récompense qui .consiste à devenir enthousiaste se trouve juste au-dessus de ce niveau. Il peut paraître très bizarre que le simple fait pour quelqu'un de toucher et de lâcher sa voiture, de la toucher et de la lâcher, la toucher et la lâcher, la toucher et la lâcher, peut-être pendant quelques heures, lui ferait retrouver non seulement son enthousiasme pour la voiture mais aussi une immense aptitude à contrôler la voiture, aptitude qu'il n'avait jamais soupçonné avoir. On peut procéder de façon similaire avec les gens en communiquant avec eux, puisqu'ils font souvent objection à ce qu'on les touche. Si on communique vraiment et si on communique bien avec ces gens, si on écoute ce qu'ils ont à dire et en accuse réception, et si on exprime assez souvent et avec assez de douceur ce qu'on a à leur dire pour qu'ils le reçoivent véritablement, on recouvrera très sensiblement son aptitude à associer et à coordonner les actions des gens dans son proche entourage. Voici donc l'A-R-C directement adapté au travail. Cela peut paraître singulier, mais si on obligeait un agent comptable à prendre et à reposer son crayon ou son stylo pendant quelques heures, il retrouverait son aptitude à le manier et il améliorerait sa capacité de faire des calculs ; et si on l'amenait à toucher et à lâcher son livre de comptes pendant un certain temps, il serait plus capable de manier ce livre et il ferait beaucoup moins d'erreurs. Cela paraît magique ? C'est magique ! C'est la Scientologie.

L'ÉPUISEMENT

Travailler ou ne pas travailler, c'est là la question. Dans l'esprit de la plupart des gens, la réponse à cette question est l'épuisement.

Après avoir eu longtemps le même travail, dans lequel il a été considérablement malmené, un homme commence à sentir que la poursuite de son travail irait tout à fait au-delà de ses forces. Il est fatigué. La seule pensée de faire certaines choses le fatigue. Il songe à augmenter son énergie ou à s'efforcer de tenir le coup un peu plus longtemps, mais en pensant ainsi, il ne cherche pas dans la bonne direction car la réponse à l'épuisement a fort peu sinon rien à voir avec l'énergie.

L'épuisement est un sujet d'une grande importance, non seulement pour l'individu occupé à gagner sa vie mais aussi pour l'Etat.

La Scientologie a établi de manière définitive que la déchéance de l'individu s'amorce au moment même où il n'est plus capable de travailler. Pour rabaisser ou bouleverser un individu, il suffit de l'empêcher de travailler. Même la police a maintenant reconnu le principe scientologique fondamental qui veut que le principal défaut d'un criminel soit son incapacité de travailler, et elle a commencé à rechercher ce facteur chez l'individu pour déceler sa criminalité.

Pour ce qui est de la délinquance juvénile, la difficulté fondamentale réside dans le programme, naguère d'apparence humanitaire, qui consistait à interdire tout travail aux enfants. On a sans doute abusé jadis du travail des enfants, qu'on forçait à travailler trop dur, dont on empêchait la croissance, et d'une manière générale qu'on exploitait. On peut par contre douter que le tristement célèbre Monsieur Marx ait jamais vu en Amérique de jeunes garçons retirés morts des machines, tués par le travail et jetés au dépotoir. Les abus à cet égard ont soulevé un tollé général aboutissant à l'adoption de lois pour empêcher les enfants de travailler. Votées avec les meilleures intentions du monde, ces lois n'en sont pas moins directement responsables de la délinquance juvénile. Interdire aux enfants de travailler, et en particulier interdire aux adolescents de faire leur chemin dans le monde et de gagner leur propre argent, c'est créer des difficultés familiales, si bien qu'il devient quasiment impossible d'élever une famille, et c'est créer également et en particulier cette mentalité chez l'adolescent selon laquelle le monde ne veut pas de lui et qu'il a déjà perdu son jeu avant même de l'entamer. Puis, placé devant un service militaire obligatoire qui lui ôte tout courage de se lancer dans une carrière, l'adolescent est bien entendu plongé dans une sous-apathie profonde à propos du travail, et lorsqu'enfin il se trouve devant la nécessité de faire son propre chemin dans le monde, il monte jusqu'à l'apathie et n'agit pas du tout sur ce plan. Ce fait est clairement confirmé par la constatation que nos plus grands citoyens ont travaillé d'ordinaire dès leur jeunesse. Dans la civilisation anglo-américaine, les plus grands efforts fournis l'ont été par des garçons qui, dès l'âge de douze ans, avaient à la ferme leurs propres tâches et une place bien déterminée dans le monde.

Les enfants sont en général très désireux de travailler. On découvre habituellement que l'enfant de deux, trois ou quatre ans assiège son père ou sa mère pour essayer d'aider avec des

outils ou un chiffon à poussière ; et le parent bienveillant qui aime réellement les enfants réagit d'une manière raisonnable et jadis normale qui consiste à être assez patient pour permettre à l'enfant d'aider véritablement. Avec cette permission, un enfant se fait l'idée que sa présence et son activité sont désirées, et il se lance très calmement dans une carrière aux nombreuses réalisations. Par contre, l'enfant dont l'esprit est faussé ou qu'on pousse dans une carrière sans lui permettre d'aider au cours de ses premières années, grandit convaincu qu'on ne veut pas de lui et que le monde n'a pas de place dans sa vie. Plus tard il va rencontrer des difficultés certaines à propos du travail. Pourtant, l'enfant qui manifeste, à l'âge de trois ou quatre ans, le désir de travailler dans la société moderne, en est découragé et même empêché, puis est forcé de rester oisif jusqu'à l'âge de sept, huit ou neuf ans, pour être ensuite chargé subitement de certaines corvées ménagères. Cet enfant est déjà rompu au fait qu'il ne doit pas travailler, de sorte que l'idée de travailler appartient à un domaine où il « sait qu'il n'a pas sa place » et de ce fait, il se sent toujours mal à l'aise lorsqu'il accomplit diverses tâches. Une fois adolescent, il va être activement empêché d'obtenir le genre de travail qui lui permettrait de s'acheter les vêtements et d'offrir à ses amis les cadeaux qu'il croit exigés de lui, et il va finir par avoir le sentiment de ne pas faire partie de la société. N'en faisant pas partie, il s'oppose alors à la société et ne désire plus que des activités destructrices.

Le thème de l'épuisement est également le thème du travail empêché. Dans le cas des soldats et des marins hospitalisés lors d'une des récentes guerres, on a découvert qu'un séjour de quelques mois à l'hôpital a tendance à briser le moral du soldat ou du marin à tel point qu'il risque de devenir d'une valeur douteuse pour l'unité qu'il rejoint ensuite. Cela n'est pas forcément la conséquence d'une diminution de ses capacités ; c'est le résultat d'une blessure compliquée par l'inactivité. On trouvera que le soldat blessé qui est soigné dans une antenne médicale près du front et qui rejoint son régiment dès que possible, gardera dans une large mesure son moral. Bien sûr, la blessure qu'il a reçue a tendance à l'éloigner du niveau d'action qu'il estimait autrefois le meilleur, mais il est néanmoins en meilleur état que le soldat transporté à l'hôpital vers l'arrière. Le soldat envoyé à l'hôpital loin du front a l'impression, de son propre point de vue, qu'on lui dit qu'il n'est pas spécialement nécessaire à la guerre. Sans réellement tenir compte de ces principes, le mot « épuisement » est entré dans le langage courant accouplé avec « névrose ». Cela vient du fait que les gens atteints d'une névrose ont tout simplement l'air d'être épuisés ; le lien ne va pas plus loin. A la vérité, la personne qui se voit refuser le droit au travail, et en particulier celle qui a été blessée puis privée du droit au travail, finira par connaître l'épuisement.

Sur le plan technique, on a découvert en Scientologie qu'une diminution graduelle de l'énergie de l'individu ne peut en aucun cas être due à un contact continu. On ne s'épuise pas simplement parce qu'on a travaillé trop longtemps ou trop dur ; on s'épuise quand on a travaillé suffisamment longtemps pour réactiver une vieille blessure. L'épuisement va être une des caractéristiques de cette blessure. L'épuisement chronique n'est donc pas le résultat de longues heures d'application pénible. C'est le produit de l'accumulation des chocs et blessures survenus au cours de la vie, chacun ne durant peut-être que quelques secondes ou quelques heures, et l'ensemble ne totalisant que cinquante ou soixante-quinze heures. Mais cette accumulation — l'accumulation de blessures, de répulsions et de chocs — n'en aboutit pas moins à une incapacité complète d'agir.

L'épuisement peut donc soit être inculqué à une personne en lui refusant, tout enfant, de prendre part à la société, soit être imposé à une personne par les divers chocs ou blessures qu'elle pourrait recevoir au cours de ses activités. Éliminer l'un ou l'autre de ces deux points, c'est éliminer l'épuisement. L'épuisement est donc vraiment du ressort d'un praticien de la Scientologie, car seul un scientologue peut s'occuper convenablement de l'épuisement.

Il existe pourtant un stade au-dessous de l'épuisement, celui où l'on ne sait plus qu'on est fatigué. Un individu peut devenir une sorte de pantin frénétique qui continue à travailler sans même se rendre compte qu'il est en train de travailler jusqu'au moment où il s'effondre soudain à cause d'une fatigue qu'il ne ressentait pas. Une fois de plus, voilà la zone au-dessous de zéro sur l'échelle des tons, la sous-apathie.

Et nous voilà donc revenus au thème du contrôle. L'individu ici a essayé de contrôler des choses mais n'a pas réussi à le faire, et est donc tombé sur l'échelle des tons jusque dans la zone au-dessous de zéro. Il finit par devenir incapable de manier tout ce qui ressemble tant soit peu à des outils de métier ou à un milieu de travail, et de ce fait il est incapable de demeurer dans un tel milieu ou de manier de tels outils. C'est alors que l'individu risque d'essayer de nombreux reproches. Il peut être taxé de paresseux, de vaurien, de criminel, mais en fait il n'est pas plus capable de redresser sa propre condition sans une aide experte, qu'il ne l'est de plonger jusqu'au centre de la terre.

Il existe des moyens de recouvrer la verve et l'enthousiasme qu'on a pour le travail, sans toutefois avoir une collaboration étroite avec un praticien de la Scientologie. Ces moyens sont relativement simples et très faciles à comprendre.

Nous avons en Scientologie une chose que nous appelons l'Introversion et une autre que nous appelons l'Extraversion.

L'Introversion est quelque chose de simple et veut dire que l'on regarde trop vers l'intérieur. L'extraversion est aussi une chose simple et veut dire seulement que l'on est capable de regarder le monde extérieur.

On pourrait dire qu'il y a des personnalités introverties et des personnalités extraverties. La personnalité extravertie est celle qui peut regarder ce qui est autour d'elle ; la personnalité introvertie ne peut regarder qu'au dedans d'elle-même.

L'examen de l'échelle des tons d'A-R-C nous permet de constater aussitôt que la personnalité introvertie esquivé les solides. Autrement dit, elle ne fait pas face à la réalité. La réalité, c'est l'accord sur le plan mental, et sur le plan physique ce sont les solides.

La personne capable de regarder le monde qui l'entoure et de le voir tout à fait réel et lumineux, est, bien entendu, dans un état d'extraversion. En d'autres termes, elle peut regarder au dehors. Elle peut travailler aussi. Elle peut également voir des situations, manier et contrôler ce qu'il lui faut manier et contrôler, et elle peut se tenir à l'écart pour observer les choses qu'elle n'a pas à contrôler et de ce fait s'y intéresser.

La personne introvertie est celle qui est probablement allée au delà de l'épuisement depuis quelque temps déjà. Elle a centré son attention de plus en plus près d'elle (au fond, à cause de vieilles blessures capables d'avoir encore une emprise sur elle) à tel point que la personne finit en fait par regarder vers l'intérieur et non plus vers l'extérieur. Elle est alors en

train d'esquiver les objets solides. Elle ne voit de réalité ni chez les autres ni dans les choses qui l'entourent.

Prenons maintenant le thème du travail lui-même. Le travail est l'application de l'attention et de l'action à des gens ou à des objets situés dans l'espace.

Lorsqu'une personne ne peut plus faire face aux gens, aux objets ou à l'espace dans lequel ils se trouvent, elle commence à se sentir perdue et à se mouvoir comme dans un état de brouillard. Pour elle, les choses ne sont pas réelles, et elle est relativement incapable de contrôler les choses qui l'entourent. Elle a des accidents, est malchanceuse, et souffre de ce que les choses se retournent contre elle tout simplement parce qu'elle ne les manie pas, ne les contrôle pas ou ne les observe même pas correctement. L'avenir semble très sombre à cette personne, à tel point que parfois elle ne peut pas y faire front. On pourrait dire qu'une telle personne est gravement introvertie.

Au travail, son attention se rive sur des objets qui se trouvent habituellement tout au plus à quelques mètres d'elle. Cette personne accorde le plus d'attention aux articles à portée de sa main, ce qui détourne son attention de l'extraversion et la centre sur quelque point juste devant son visage. Son attention s'y fixe. Si cette fixation coïncide avec un vieil incident de blessure ou d'opération, il y a des chances pour que la personne fixe son attention également sur quelque point du passé et qu'elle en soit restimulée, si bien qu'elle retrouve les douleurs, les maux et le sentiment de lassitude, d'apathie ou de sous-apathie éprouvés pendant le moment de blessure en question. Etant donné que son attention s'y trouve rivée de façon continue, elle a, bien entendu, tendance à ne plus regarder que ce point, même lorsqu'elle n'est pas au travail.

Prenons l'exemple d'un agent comptable dont le regard se porte sur des livres tenus à une distance fixe de ses yeux. Il finit par devenir myope. En réalité, il n'a pas la « vue courte », il a la vue livresque. Ses yeux se fixent le plus aisément sur un point à une certaine distance. En y fixant son attention, il a tendance à se retirer même de ce point-là jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tout à fait atteindre ses propres livres de comptes. C'est alors qu'on lui fait faire des lunettes pour qu'il puisse voir plus clairement ses comptes. Sa vue et son attention ne font qu'un.

Une personne qui se tient continuellement à une distance fixe d'une machine, de livres ou d'objets, quitte son travail mais tend à maintenir son attention fixée exactement à la même distance qu'au travail. Autrement dit, son attention ne quitte jamais vraiment son travail. Bien que la personne rentre à la maison, elle est en réalité encore assise au bureau. Son attention est toujours fixée sur ce qui l'entoure au travail. Si ce qui l'entoure coïncide avec quelque blessure ou accident (et qui n'en a pas eu au moins un ?), elle se met à ressentir de la lassitude ou de la fatigue.

Y a-t-il un remède à cela ?

Bien entendu, seul un praticien de la Scientologie pourrait résoudre entièrement cette difficulté. Mais le travailleur lui aussi peut faire quelque chose.

Que l'on soit donc teneur de livres, chef comptable, employé de bureau, cadre supérieur ou ouvrier mécanicien, voici ce qu'il faut ne pas faire. Il ne faut pas quitter son travail, rentrer à la maison, s'asseoir et fixer son attention sur un objet qui se trouve plus ou moins à la même

distance que celui auquel on fait continuellement face au travail. Un contremaître, par exemple, qui parle toute la journée à des hommes qui se trouvent à une certaine distance de lui, ne doit pas rentrer chez lui et causer à la même distance avec sa femme. En moins de deux, elle se retrouvera en train de recevoir des ordres comme si elle faisait partie de l'équipe de son atelier. Ce qu'il ne faut vraiment pas faire, c'est rentrer chez soi et s'asseoir pour lire son journal, dîner, et se coucher. Si un homme suivait la routine qui consiste à travailler toute la journée, puis à s'asseoir pour « se reposer » le soir avec un livre ou un journal, il est certain que, tôt ou tard, il commencerait à se sentir épuisé, puis après un certain temps, il tomberait encore plus bas et ne s'étonnerait même pas de ce qu'il n'accepte plus d'exécuter des tâches qu'il trouvait autrefois très faciles.

Y a-t-il quelque chose de correct à faire ? Oui, c'est certain. L'individu qui est continuellement fixé sur quelque objet dans son travail devrait, après les heures de travail, fixer son attention ailleurs.

Voici un procédé qui s'appelle «faire une promenade ». Ce procédé est très simple à mettre en pratique. Lorsqu'on se sent fatigué à la fin de son travail, et même si on est presque prêt à s'écrouler à la simple pensée d'agir ainsi, on doit sortir faire une promenade dans le quartier jusqu'à ce qu'on se sente reposé. On doit, en somme, faire une promenade dans le quartier et regarder les choses jusqu'à ce qu'on voie celles auprès desquelles on marche. Peu importe la longueur de la promenade qu'on a déjà faite, on doit continuer à marcher jusqu'à ce qu'on se sente mieux.

On découvrira chemin faisant qu'on commence tout d'abord par se ranimer, puis qu'on devient beaucoup plus fatigué. On deviendra suffisamment fatigué pour savoir à ce moment-là qu'il est temps d'aller se coucher et d'avoir une bonne nuit de sommeil. Mais ce n'est pas du tout le moment d'arrêter de marcher puisqu'on traverse alors l'épuisement. On marche pour sortir de l'épuisement. On n'est pas en train de manier l'épuisement par de l'exercice physique. L'exercice physique a toujours semblé être le facteur le plus important pour les gens, mais l'exercice en soi est relativement peu important. Ce qui importe, c'est de détacher son attention de son travail pour la reporter sur le monde matériel dans lequel on vit.

Les masses sont la réalité. Pour augmenter son affinité et sa communication, il est effectivement nécessaire de pouvoir faire face aux masses et de pouvoir les tolérer. Pour cette raison, on découvrira que le fait de faire une promenade dans le quartier et de regarder les immeubles fait s'élever sur l'échelle. Lorsqu'on est fatigué au point d'avoir du mal à se traîner ou au point d'être, par nervosité, incapable de se reposer, il faut vraiment qu'on fasse face aux masses. On se trouve tout simplement en bas de l'échelle des tons. Il est douteux qu'une soi-disant «chute d'énergie physique » existe. Naturellement, il y a une limite à ce procédé. On ne peut pas travailler toute une journée, faire une promenade toute la nuit, et aller ensuite au travail le lendemain, espérant toujours se sentir soulagé. Mais on devrait très certainement passer du temps à s'extravertir après s'être introverti toute la journée.

« Faire une Promenade » est, toutes proportions gardées, presque une panacée. Si un homme ressent de l'antagonisme envers son épouse, il ne doit pas la battre. Il devrait plutôt sortir faire une promenade dans le quartier jusqu'à ce qu'il se sente mieux, et il devrait faire faire à sa femme une promenade par un autre itinéraire, jusqu'à ce qu'ils arrivent à s'extravertir de la situation. On découvrira que toutes les querelles de ménage, notamment

chez les travailleurs, proviennent du fait que l'individu, après avoir été trop fixé (plutôt que trop tendu) sur son travail et sur les situations qui s'y rattachent, n'a pas réussi à contrôler certains éléments dans son milieu de travail. Il rentre alors à la maison en quête de quelque chose qu'il peut bel et bien contrôler. Il tombe le plus souvent sur son conjoint ou sur les enfants, et lorsque, là encore, il ne réussit pas, il risque de dégringoler brutalement en bas de l'échelle.

L'extraversion de l'attention est tout aussi nécessaire que le travail. Il n'y a, en fait, rien de mal à introvertir l'attention ou à travailler. Si on n'avait rien qui retienne l'intérêt, on se détraquerait complètement. Mais si on travaille, on constatera qu'une fatigue peu naturelle risque d'apparaître. Lorsque c'est le cas, le remède n'est pas de sombrer comme assoupi dans l'inconscience pour quelques heures, mais d'extravertir véritablement son attention, puis de trouver un sommeil réellement réparateur.

Il y a de nombreuses ramifications à ces principes d'extraversion et d'introversion. Encore que « Faire une Promenade » soit d'une simplicité presque risible, il y a beaucoup de procédés plus complexes pour qui souhaiterait compliquer les choses. Cependant, « Faire une Promenade » écartera, dans la plupart des cas, un grand nombre des difficultés qui accompagnent le travail. N'oubliez pas chemin faisant qu'on devient d'abord beaucoup plus fatigué et qu'on est ragaillardisé ensuite. Ce phénomène a été remarqué par des athlètes, qui l'appellent le second souffle. Le second souffle consiste en réalité à s'approprier assez d'environnement et assez de masse pour dissiper l'épuisement survenu dans la course précédente. Le second souffle tel quel n'existe pas. Par contre, il existe bien un retour à l'extraversion dans le monde physique où l'on vit.

Il y a un autre procédé similaire à « Faire une Promenade », connu sous le nom de « Regardez-Les ». Si on a passé toute la journée à s'entretenir avec des gens, à leur vendre quelque chose ou à manier des gens qui sont difficiles à manier, ce qu'il ne faut pas faire, c'est fuir tous les gens au monde. La personne, voyez-vous, qui devient trop tendue en maniant des gens a déjà eu de grandes difficultés avec les gens. Peut-être s'est-elle fait opérer par des médecins, et la vision qu'elle a entrevue d'eux debout autour de la table d'opération fait assimiler tout le monde, c'est-à-dire les gens qui sont debout, aux médecins. Soit dit en passant, c'est une des raisons pour lesquelles les médecins se font si profondément haïr dans une société, car ils tiennent à tout prix à user de pratiques portant les noms de chirurgie et d'anesthésie, et provoquent des incidents sur lesquels viennent se verrouiller des incidents de tous les jours.

L'épuisement au contact des gens nécessite que l'« état d'avoir » (autre terme scientologique pour réalité) des gens ait été réduit. L'attention s'est fixée sur certaines personnes alors qu'on croyait devoir porter son attention sur d'autres personnes, et cette tension d'attention a effectivement restreint le nombre des personnes observées. La fixation de l'attention sur un petit nombre de personnes peut donc limiter le nombre des personnes qu'on peut « avoir », ce qui revient à dire qu'elle limite la réalité qu'on a des gens en général.

Le remède est très simple : il faudrait se rendre dans un lieu très fréquenté, tel qu'une gare ou qu'une grande avenue, et tout simplement s'y promener à pied en observant les gens. Il suffit de regarder les gens — voilà tout. On découvrira au bout d'un certain temps qu'on pense que les gens ne sont pas si méchants que ça, et on adoptera alors une attitude beaucoup

plus aimable envers les autres ; plus important encore, la condition suscitée par le travail où on est trop tendu avec les gens, tendra à s'estomper si on prend l'habitude d'agir ainsi, pendant quelques semaines, tous les jours en fin d'après-midi.

C'est un des procédés les plus habiles qu'un vendeur puisse utiliser, car il a plus que quiconque intérêt à savoir manier les gens et à les amener à faire précisément ce qu'il désire les voir faire, à savoir qu'ils achètent ce qu'il a à vendre. En fixant son attention sur un client en trop, il se lasse à la seule idée de parler aux gens ou de faire de la vente, et commence à descendre l'échelle des tons dans toutes ses activités et affaires jusqu'à ce qu'il se considère comme un escroc et qu'il finisse à la longue par se déconsidérer complètement. Le vendeur, tout comme les autres, devrait tout simplement trouver des lieux fréquentés et s'y promener en regardant les gens. Il découvrira au bout d'un certain temps que les gens existent réellement et qu'ils ne sont pas si méchants que ça. Ce qui arrive aux gens haut placés dans un gouvernement, c'est qu'ils sont constamment «protégés» du peuple à tel point qu'ils se dégoûtent à la longue de toute l'affaire et risquent ainsi de faire toutes sortes de choses bizarres. (Voir les vies d'Hitler et de Napoléon).

Ce principe d'extraversion et d'introversio n pourrait avoir dans une société une portée bien plus grande que celle qu'il a actuellement. Le gouvernement et les entreprises pourraient prendre des mesures qui extirperaient probablement l'idée de grèves et augmenteraient très sensiblement la production. Les ouvriers en grève sont d'ordinaire moins mécontents des conditions de travail que du travail en tant que tel. Ils ont le sentiment d'être des victimes car ils sont obligés de travailler à des moments où ils n'en ont pas envie, si bien qu'une grève vient leur apporter un soulagement réel. Enfin ils peuvent se battre, enfin ils peuvent faire autre chose que bricoler une machine ou figoler des livres de comptes. Des ouvriers insatisfaits donnent des ouvriers en grève.

Si les gens s'épuisent au travail, si les gens sont mécontents du travail, si les gens sont perturbés par le travail, ils trouveront à coup sûr assez de revendications pour faire grève. Et si la direction d'une entreprise rencontre assez d'ennuis et assez peu de coopération de la part des gens aux rangs inférieurs de la hiérarchie, il est certain que cette direction créera tôt ou tard des situations qui inciteront les ouvriers à faire grève. Autrement dit, les mauvaises conditions de travail ne sont pas la vraie source des disputes et conflits ouvriers. La vraie cause des difficultés ouvrières, c'est plutôt une lassitude qui vient du fait même de travailler, ou c'est une incapacité de contrôler la zone et le milieu de travail.

Toute direction d'entreprise qui a des revenus suffisants pour se le permettre, paiera des salaires décents si elle n'est pas terriblement aberrée. Et tout travailleur qui en a la possibilité, s'acquittera allègrement de ses responsabilités. Mais une fois que l'environnement devient trop tendu, une fois que l'entreprise elle-même s'est introvertie à cause d'*Actes Néfastes* commis par le gouvernement, et une fois que les travailleurs ont vu qu'ils n'ont aucun contrôle sur la direction, des conflits ouvriers peuvent dès lors se produire. Cependant, tous ces principes évidents reposent sur les principes de l'introversio n et de l'extraversion. Les ouvriers s'introvertissent tant à leurs tâches qu'ils ne peuvent plus ressentir d'affinité pour leurs chefs et ne sont plus capables de regarder effectivement ce qui les entoure au travail. Ainsi, quelqu'un peut survenir et dire aux ouvriers que tous les directeurs sont des ogres, ce

qui n'est manifestement pas vrai, et au niveau de la direction, quelqu'un peut se présenter et leur dire que tous les ouvriers sont des ogres, ce qui est tout aussi faux.

Faute de traitement généralisé et appliqué à chaque individu, ce qui constitue une tâche gargantuesque, on pourrait mettre sur pied un programme complet qui tiendrait compte du principe de l'introversion. Il est certain que si les ouvriers ou les directeurs deviennent assez introvertis, ils vont trouver le moyen d'inventer des jeux aberrants, tels que les grèves, et vont de ce fait perturber la production, les relations et les conditions de vie acceptables au sein de l'usine, du bureau ou de l'entreprise.

Le remède serait d'extravertir les travailleurs sur une très grande échelle. Une formule, par exemple, serait d'offrir à tous les ouvriers la possibilité d'avoir deux emplois. Il incomberait alors à l'entreprise, ou aux parties intéressées, le gouvernement, par exemple, de mettre à la disposition des travailleurs un nombre suffisant d'activités d'utilité publique pour leur fournir du travail hors du domaine d'action qui leur est propre. En d'autres termes, un homme tenu de travailler tout le temps à l'intérieur, et penché sur une tâche très fixe, éprouverait un immense soulagement s'il pouvait sortir travailler en plein air, surtout à une tâche sans rapport avec sa première fonction. A titre d'exemple, un agent comptable se détendrait considérablement à creuser des fossés pendant quelque temps. Un ouvrier mécanicien qui fait marcher une machine fixe se réjouirait de conduire un bulldozer.

Un tel projet tiendrait grandement compte de l'introversion et de l'extraversion et en mettrait donc le principe à exécution. Les ouvriers qui travaillent dans des attitudes figées, leur attention sur un objet tout proche, auraient ainsi la possibilité de regarder plus loin et de s'occuper de choses qui tendent à les extravertir. Il est certain qu'un tel programme, quoique très ambitieux, aurait pour résultat d'aboutir à de meilleures relations entre les ouvriers et la direction, à une production accrue et à une diminution considérable des tensions sociales au sujet des emplois et des salaires.

Il y a, somme toute, de nombreux moyens de mettre en œuvre le principe fondamental d'extraversion- introversion. Ce principe est très simple : lorsqu'un individu est amené à trop s'introvertir, les choses qui l'entourent deviennent moins réelles, il ressent moins d'affinité pour elles, et il ne peut plus bien communiquer avec elles. En outre, ce qui parvient à communiquer avec lui a tendance à le faire en fonction de sa position abaissée sur l'échelle des tons, tant et si bien qu'il va mal capter jusqu'aux bonnes nouvelles. Dans un tel état, il se fatigue facilement. L'introversion aboutit à la lassitude, à l'épuisement, puis à une incapacité de travailler. Le remède est l'extraversion, où l'on regarde bien et où l'on communique avec un environnement plus étendu. A moins qu'on utilise ce remède, comme tout travailleur est susceptible d'avoir des blessures ou des maladies d'un genre ou d'un autre, une spirale descendante s'ensuivra, rendant le travail de moins en moins agréable, si bien qu'un jour il ne sera plus faisable, et on aura jeté la base d'une société non seulement improductive mais criminelle.

L'HOMME QUI RÉUSSIT

Les conditions de la réussite sont peu nombreuses et faciles à énumérer.

On ne peut pas vraiment s'assurer longtemps un emploi avec la seule aide du sort ou du hasard. Ceux qui s'en remettent à la chance voient en général la fortune leur être contraire. L'aptitude d'une personne à s'assurer un travail repose surtout sur ses capacités. Il faut pouvoir contrôler son travail et pouvoir être contrôlé pendant son travail. Il faut aussi pouvoir laisser certaines zones sans contrôle. L'intelligence est directement reliée à l'aptitude. Il est impossible d'être trop intelligent ; il est, par contre, fort possible d'être trop stupide.

Mais on pourrait être capable et intelligent sans réussir pour autant. Un aspect vital de la réussite consiste en la capacité de manier et de contrôler, non seulement les outils de son métier, mais les gens dont on est entouré. Pour ce faire, il faut être capable d'un très haut niveau d'affinité, il faut pouvoir tolérer des réalités massives, et il faut également pouvoir donner et recevoir des communications.

Voici donc les ingrédients de la réussite : d'abord, l'aptitude à faire face au travail avec joie et non avec horreur ; le désir de travailler pour travailler, non parce qu'il « faut gagner sa vie ». On doit pouvoir travailler sans se surmener ou sans sombrer dans un épuisement profond. Si on tombe dans un de ces états, il y a quelque chose qui ne va pas chez soi. Il y a quelque élément de l'environnement qu'on devrait contrôler mais qu'on ne contrôle pas, ou bien l'accumulation de ses blessures est telle qu'on esquive tous les gens et toutes les masses avec lesquels on devrait être en contact étroit.

Et voici les ingrédients d'un travail réussi : un entraînement et une expérience dans le domaine en question ; un bon niveau général d'intelligence et d'aptitude ; une capacité d'avoir une grande affinité ; une tolérance de la réalité ; et la capacité de communiquer et de recevoir des idées. Doté de ces qualités, on n'a qu'une faible chance d'échouer, et on peut se désintéresser de tous les aléas de la naissance, du mariage ou de la fortune, car ceux-ci ne peuvent pas mettre à sa disposition ces ingrédients nécessaires. On pourrait avoir tout l'argent du monde, et être cependant incapable d'abattre une heure de travail honnête. Un homme dans une telle situation serait terriblement malheureux.

La personne qui évite soigneusement de travailler œuvre d'ordinaire bien plus longtemps et beaucoup plus durement que celle qui fait allègrement face au travail et l'accomplit. Les hommes qui ne peuvent pas travailler ne sont pas heureux.

Le travail est la donnée stable de notre société. Si on n'a rien à faire, on n'a pas de raison d'être. L'homme qui ne peut pas travailler est presque sans vie ; d'habitude, il préfère la mort et œuvre pour l'atteindre.

Grâce à la Scientologie, les mystères de la vie ne sont plus à l'heure actuelle très mystérieux. Le mystère n'est plus un ingrédient indispensable. Seul l'homme extrêmement aberré souhaite que de grands secrets soient gardés hors de sa portée. La Scientologie a brisé beaucoup des complexités érigées pour l'homme, et a dévoilé le fond de ces problèmes. La Scientologie, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, peut de façon prévisible augmenter l'intelligence, accroître l'aptitude et faire revenir la capacité de jouer un jeu, et elle

permet à l'Homme de se soustraire à la spirale descendante de ses propres incapacités. Le travail lui-même peut ainsi devenir un jeu, une partie de plaisir et de bonheur.

Une des choses apprises en Scientologie est d'une très grande importance pour l'état d'esprit du travailleur. On a très souvent l'impression dans la société qu'on travaille pour gagner tout de suite de l'argent, et qu'on ne procure rien d'important à la société dans son ensemble. On ignore pourtant plusieurs choses : l'une d'entre elles est que les bons travailleurs sont peu nombreux. Il est intéressant de noter, au niveau des cadres, combien toute grande entreprise trouve précieux l'homme capable de manier et de contrôler les tâches et les hommes. De tels cadres sont rarissimes. Dans la hiérarchie du monde du travail quotidien, tout l'espace inoccupé se trouve au sommet.

Il y a une autre chose très importante, à savoir que le monde actuel a été amené, par des philosophies mentales conçues pour le trahir, à croire que lorsqu'on meurt, c'est la fin de tout, et qu'on n'a plus aucune responsabilité. Il est extrêmement douteux que cela soit vrai. On héritera demain de ce qu'on a quitté en mourant hier.

Une autre chose que nous savons, c'est que les hommes sont indispensables. Les philosophies désuètes ont un mécanisme qui consiste à dire aux hommes que s'ils s'estiment indispensables, ils n'ont qu'à aller faire un tour au cimetière et bien regarder : ces hommes-là aussi furent indispensables. C'est là la plus grande sottise. Si l'on examinait attentivement le cimetière, on y découvrirait le mécanicien qui naguère lançait les modèles, et sans qui il n'y aurait pas d'industrie aujourd'hui. Il est douteux qu'un tel exploit soit en cours de réalisation à l'heure actuelle. Le travailleur n'est pas uniquement un travailleur ; le manœuvre n'est pas uniquement un manœuvre ; l'employé de bureau n'est pas uniquement un employé de bureau. Ils sont des piliers importants qui vivent et qui respirent et sur qui repose tout l'édifice de notre civilisation. Ils ne sont pas les rouages d'une puissante machine, ils sont la machine elle-même.

Nous sommes arrivés à un bas niveau dans l'aptitude à travailler. Le fonctionnement de tout un bureau ne s'appuie bien souvent que sur une ou deux personnes, et tout le reste du personnel ne fait apparemment qu'ajouter à la complexité des affaires du service. Le progrès des pays est tributaire de la production d'un petit nombre d'usines. C'est comme si la cohésion du monde n'était assurée que par une poignée d'hommes désespérés qui, en travaillant d'arrache-pied, pourraient continuer à faire tourner le reste du monde ; mais peut-être n'y parviendront-ils pas. C'est à ces derniers que ce livre est dédié.

FIN

PREMIERS SECOURS

Vous avez de nombreuses façons d'aider une personne blessée. Avec des Procédés d'Aide de SCIENTOLOGIE, elle se remettra bien plus vite d'une brûlure, d'une meurtrissure, d'une foulure, ou même d'une fracture.

Le Procédé d'Aide le plus élémentaire est facile à faire. L'Homme a su de tout temps que « l'imposition des mains » ou le baiser d'une mère constituait une thérapeutique efficace. Le fait même de saisir le membre blessé, en cas de douleur, semble aider. Mais l'Homme a négligé l'aspect le plus important de « l'imposition des mains », qui est le suivant :

(Faites ceci avec précision et avec un minimum de discussion.)

Posez très doucement votre index, vos doigts ou la paume de votre main sur la partie blessée et dites à la personne : « *Mettez votre attention sur mon doigt/sur ma main* ». Puis, changez la position de votre doigt ou de votre main, et faites refaire cela à la personne.

Il vaut mieux toucher la personne à des endroits plus éloignés de sa tête que la blessure.

Ne parlez pas trop, mais au fur et à mesure que vous touchez brièvement un endroit, puis un autre, encouragez-la à mettre son attention sur votre doigt, vos doigts ou la paume de votre main.

Changez d'endroit d'instant en instant. Soyez calme et rassurant.

Si, au cours de votre intervention, la personne éprouve de la douleur ou des frissons, poursuivez, car le procédé d'aide est en train de marcher.

Continuez de cette manière pendant plusieurs minutes, voire une demi-heure si nécessaire, jusqu'à ce que la douleur ou le bouleversement ait disparu.

Pendant que ce procédé d'aide se déroule, la personne doit avoir les yeux fermés.

Ce n'est pas un pouvoir émanant de votre doigt qui l'aide, c'est le pouvoir que la personne fait naître en « regardant » votre doigt à travers son corps. Vous la mettez en communication avec la blessure. C'est de sa communication que provient le rétablissement.

D'ordinaire, les blessures, foulures, brûlures, ébouillantages, os cassés, migraines et rhumes guérissent lentement parce que l'individu évite d'y mettre son énergie.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Lafayette Ronald Hubbard est né le 13 Mars 1911 à Tilden, Nebraska. Il passa son enfance dans un ranch à bétail dans le Montana.

Suite au déménagement de sa famille en Extrême-Orient, Hubbard eut très tôt la possibilité d'étudier les philosophies orientales. Son riche grand-père lui permit de voyager en Asie et d'élargir ses horizons. Les impressions qu'il a gagnées comme adolescent en ce temps-là, ont eu une influence durable sur lui.

Sa vie a été conduite par son infatigable esprit de recherche et sa grande soif de connaissances. Le thème central étant toujours de comprendre la nature de l'Homme et d'analyser les particularités de son comportement afin de pouvoir en tirer des conclusions sur la façon d'éliminer ses barrières mentales pour lui permettre d'avoir pleinement accès à ses capacités.

A 19 ans, Hubbard revint en Amérique et étudia à l'Université de Washington où, entre autre, il participa à l'un des premiers cours sur la physique nucléaire. Durant sa période d'étude, il gagna sa vie en tant qu'écrivain, mais sa passion fut toujours ses recherches sur l'esprit humain.

La 2^{ème} Guerre mondiale marqua aussi sa vie ; en 1944, il fut affecté dans la région des Philippines. Les blessures subies durant cette période n'eurent comme effet que de lui faire encore plus approfondir ses recherches et ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses projets. Au contraire, il utilisa son propre état pour mettre à l'épreuve les méthodes sur lesquelles il avait travaillé, et ainsi rétablir sa propre santé physique et mentale.

En 1950, il publia le livre « *Dianétique - la Science Moderne de la Santé Mentale* », un livre sur l'anatomie de l'esprit humain avec des directives détaillées pour le traitement d'expériences traumatisantes. Une étape-clef. Dans cet ouvrage, il présenta les résultats de près de 20 années de recherches et simultanément une méthode de travail applicable pour tout le monde. Le livre eut un grand succès.

La Fondation de Recherche Dianétique fut créée pour pouvoir poursuivre les recherches, ce qui ouvrit la voie à la Scientologie, un développement ultérieur de la Dianétique, dédiée à l'amélioration des capacités de l'être humain. La Dianétique et la Scientologie furent alors en plein essor et partout surgirent des groupes qui travaillèrent avec ces méthodes. Au fil des ans, une organisation fut créée sur le plan mondial : l'Église de Scientologie. Hubbard refusa explicitement toute coopération avec des organisations désirant utiliser la Scientologie pour manipuler les gens. Son objectif était de développer une voie possible pour tous les humains conduisant vers la libération de barrières spirituelles indésirables et ramenant chaque individu vers lui-même. Ce n'était pas de créer un homme parfait, mais permettre à chacun d'être soi-même.

En 1966, Hubbard se retira de toute fonction officielle de l'Église de Scientologie afin de se concentrer sur ses recherches. Il transféra toujours plus de responsabilités vers ses remplaçants, ce qui finalement conduisit à l'affaiblissement de son organisation.

L'absence de Hubbard au niveau de la gestion eut des conséquences graves. Un processus graduel commença, aboutissant à des changements dans les méthodes fondamentales, une augmentation continue des prix et toujours plus de restrictions sévères pour ses membres. Depuis la fin des années 70 jusqu'au milieu des années 80, de nombreux praticiens hautement qualifiés furent exclus, renvoyés par l'Église de Scientologie ou quittant par eux-mêmes l'organisation nonobstant qu'elle ait été leur home spirituel durant de nombreuses années.

En 1984, la « Zone Libre » fut fondée par le Cpt. Bill Robertson ; une association de scientologues qui voulait utiliser librement les méthodes originales de Hubbard pour eux-mêmes et d'autres, sans le contrôle de l'Église de Scientologie. Un rassemblement de gens convivial et sans hiérarchie conçu sous forme de réseau. Au sein de ce réseau, la Ron's Org est une communauté de gens utilisant le chemin développé par Hubbard afin d'amener les gens vers une plus grande liberté spirituelle et à l'autodétermination.

Durant ces dernières années-là, Hubbard ne fit plus d'apparition publique, la ligne de communication fut coupée. La cause de son décès et l'année de sa mort ne sont pas vraiment sûres. Il est probablement décédé au début des années 80, mais officiellement l'Église de Scientologie annonça sa mort en 1986.

Comme toute personne importante ayant existé et ayant apporté du progrès et des changements dans le monde, on trouve autour de l'historique de la vie de L. Ron Hubbard de nombreux mythes et de nombreuses légendes. En ne disposant pas de données de 1^{ère} ou 2^{ème} main, on ne peut pas vraiment juger ce qui est vrai ou faux. La palette va du sauveur de l'humanité jusqu'à une personne malicieuse et séductrice.

Mais est-ce vraiment important ? Hubbard nous a donné un énorme trésor de connaissances et notre objectif actuel est de l'utiliser.

Comme il l'écrit si bien :

« Le premier principe de ma philosophie est que la sagesse doit être mise à la portée de tous ceux qui désirent l'acquérir. Elle se trouve à la disposition tant de l'homme du peuple que du monarque et ne devrait jamais être regardée avec effroi.

Le second principe de ma philosophie tient en ceci : elle doit pouvoir être appliquée.

Le troisième principe est que toute connaissance philosophique n'a de valeur qu'à condition d'être vraie et de fonctionner. »

Son intention était que cette connaissance soit vraiment utilisée pour le bénéfice de tous:

« AUCUN HOMME, QUE JE SACHE, N'A LE MONOPOLE DE LA SAGESSE DE CET UNIVERS. ELLE APPARTIENT À CEUX QUI PEUVENT L'UTILISER POUR S'AIDER ET AIDER LES AUTRES. »

GLOSSAIRE

aberration — aberration — Comportement ou pensée irrationnels ou dérégés à propos d'un ou de plusieurs sujets spécifiques, et provenant de l'influence du Mental Réactif sur l'individu dans sa relation avec ce ou ces sujets.

Acte Néfaste — overt act — Action nuisible ou de contre-survie.

affinité — affinity — Considération de distance ; consentement à occuper le même espace.

A-R-C — A-R-C — Mot formé à partir des initiales de Affinité, Réalité et Communication, qui équivalent ensemble à la compréhension. (Ce sont les trois éléments nécessaires à la compréhension de quelque chose : on doit avoir une certaine affinité pour elle, on doit dans une certaine mesure la trouver réelle, et on a besoin de communiquer quelque peu avec elle avant de pouvoir la comprendre.

avoir — havingness — L'idée de pouvoir atteindre.

communication — communication — Echange d'idées ou d'objets entre deux personnes ou terminaux. Plus précisément, la définition de la communication est la suivante : Cause, Distance, Effet, avec Intention et Attention, et la Duplication au point Effet de ce qui émane du point Cause.

confusion — confusion — Tout fatras de choses, de communications, d'actions, de pensées, etc., qui n'ont apparemment aucun sens. De façon plus générale, une confusion est un mouvement au hasard.

contrôle — control — L'aptitude à mettre en route, changer et arrêter les choses à volonté.

cycle d'action — cycle of action — Le déroulement que suit une action, au cours duquel l'action est commencée, continue le temps nécessaire, puis se termine comme prévu.

Dianétique — Dianetics — Venant du grec *dia* (à travers) et *nous* (âme ou esprit), donc « à travers l'âme » ou « à travers l'esprit » ou « à travers la pensée » ; c'est un système qui vise à analyser, contrôler et développer la pensée humaine et qui fournit aussi des techniques susceptibles d'augmenter les aptitudes, la faculté de raisonner et l'état de liberté par rapport à l'unique source d'aberrations et de maux psychosomatiques, celle-ci ayant été découverte. Elle a été introduite en mai 1950 lors de la parution de *La Dianétique : La Science Moderne de la Santé Mentale*, par L. Ron Hubbard.

Donnée Stable — stable datum — Toute partie ou tout facteur (correct ou non, véridique ou non) dans une confusion, que sélectionne un individu comme connu et sûr en vue de relier et aligner les autres parties de la confusion, réduisant ou ordonnant ainsi la confusion.

Echelle des Tons — tone scale — Echelle qui mesure et relie les divers facteurs du comportement, de l'émotion et de la pensée aux différents niveaux de cette échelle.

mental réactif — reactive mind — Portion du mental d'une personne qui fonctionne par excitation-réflexe (à une certaine excitation correspond un certain réflexe) qui n'est pas sous

son contrôle volontaire et qui exerce de la force et un pouvoir de commandement sur sa conscience, ses objectifs, ses pensées, son corps et ses actions.

mésémotion — misemotion — Emotion irrationnelle et inappropriée à la situation actuelle.

problème — problem — Tout ce qui a des côtés opposés de force équivalente ; il s'agit en particulier de postulat contre- postulat, intention contre-intention, ou idée contre-idée.

réalité — reality — Ce qui est ; ce sur quoi on est d'accord.

Scientologie — Scientology — C'est une philosophie appliquée et une technologie qui résout les problèmes de l'esprit, de la vie et de la pensée ; elle a été découverte, développée et organisée par L. Ron Hubbard à la suite de ses découvertes dianétiques antérieures. Venant du latin *scio* (savoir) et du grec *logos* (parole, étude), la Scientologie veut dire « savoir comment savoir » ou « l'étude de la sagesse ».

terminal — terminal — Tout ce qui peut recevoir, relayer ou envoyer une communication (usage le plus courant) ; également, tout ce qui a masse et signification.

ton — tone — Tout niveau de survie ou tout état d'être qui figure sur l'échelle des tons du Tableau Hubbard d'Evaluation Humaine.